

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

George Roux

COPYRIGHT 1895 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.

Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkilla*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Irish*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes.
Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkilla* de Lenthéric.
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline*, ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Rosée Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.

Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le musc artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Foin coupé*, l'*Irish* ambré.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien.
Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Lotion* ; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, *Tintoret*, *Ellet* et *Orkilla*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.

Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité
D'ARTICLES
POUR
HOMMES

COOK & C^O

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS - 23, rue Auber - PARIS

ARTICLES DE SPORTS

Chaussures

COIFFURES

CHAPEAUX

VÊTEMENTS



Brasserie de Saint-Germain-en-Laye

CIRIER-PAVARD & C^{IE}

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.



Bière Bock.	l'Hectol. 46 fr.	Caisse de 25 Bouteilles. 16 fr.	Emballage et verres compris.
Bière de Table.	l'Hectol. 30 fr.		

POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémyilly.

TÉLÉPHONE



C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE] Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr. environ] 6 fr., petit modèle [150 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

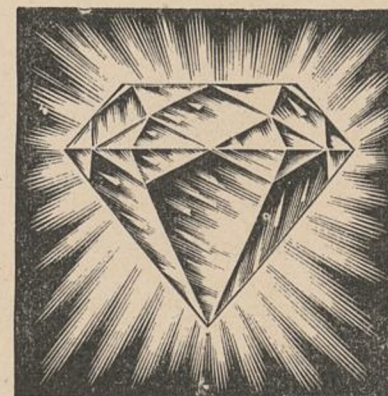
P. SORMANI

Rue Charlot. 10. PARIS

PARIS 1889
GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE



Pierres
Précieuses
Diamants
Perles
Bijouterie
etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS
aux prix maximum

PAIEMENTS IMMÉDIATS.

Spink & Son

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES, W.
et 1 & 2, Gracechurch Street, Cornhill
LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1772
Sous le patronage de S. M. la
Reine d'Angleterre.

LA PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les **DUVETS DISGRACIEUX** (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes, des Milliers d'Attestations et l'approbation de hautes Notoriétés du Corps Médical, garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{co} M^{re}). — Le **PILIVORE** fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. Cette préparation conserve ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. F^{co} 20 fr. 85. — **DUSSEY**, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, et PRINCIPAUX COIFFEURS.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1895

SOMMAIRE

S. A. I. MADAME LA PRINCESSE MATHILDE, portrait au pastel de LUCIEN DOUCET.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

UN MARIAGE INOUI! par TH. BENTZON; illustrations en couleurs de MAROLD.

L'OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1789, récit d'un témoin recueilli par ANTONIN PROUST, reproductions d'estampes de l'époque.

HUGO GALANT, par EDMOND COTTINET; illustrations de E. DE BERGEVIN.

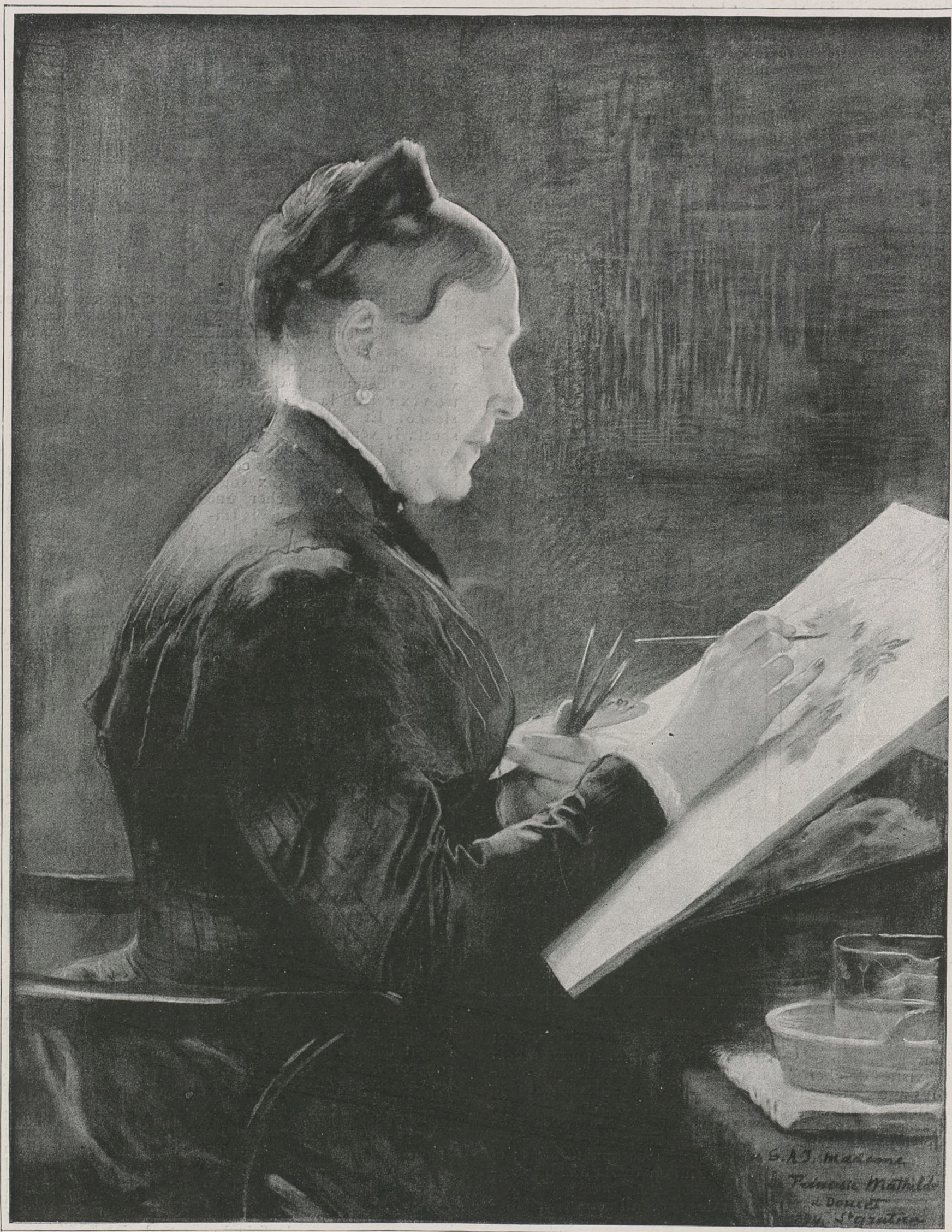
ZEHERIKOSCH, par XANROF; illustrations en couleurs de FERDINAND BAC.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

L'ENTRÉE DU BOIS, par EDMOND GRANDJEAN.

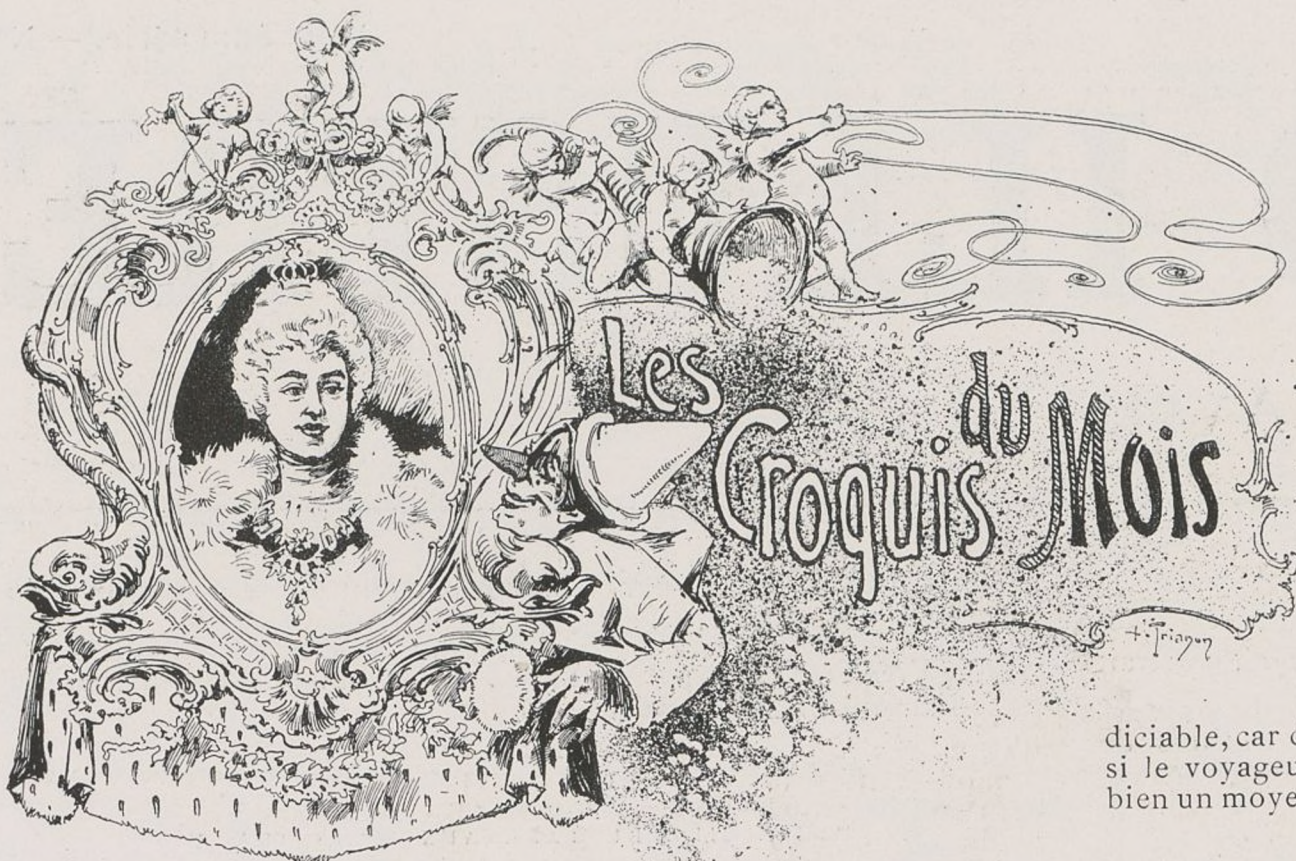
CHASSE AUX LIBELLULES, par GEORGES HÉLIE.

COUVERTURE : *ART ET BICYCLETTE*, par GEORGES ROUX.



S. A. I. MADAME LA PRINCESSE MATHILDE

D'après le portrait au pastel de LUCIEN DOUCET



Terribles, ces journées de carême, pour la femme correcte qui se doit à elle-même et à son monde de se mortifier et de racheter ses péchés à cette époque précise de l'année. Dès le matin, la conférence avec le coiffeur prend des allures sévères : point de médisances, ni de potins, ni de renseignements astucieusement recueillis sur les faux cheveux et les teintures des amies : on dit du bien de tout le monde et l'on cherche à convertir son perruquier. Puis vient le directeur, à qui l'on soumet ses cas de conscience et dont on écoute docilement les conseils qui doivent assurer la paix du ménage, au moins jusqu'à Pâques. Conférence, ensuite, avec le couturier : rien que du foncé, des jupes droites, des corsages à peine garnis et des manches calmes, il essaye avec plus de tact, plus de réserve que pendant le carnaval. Et alors, après un déjeuner frugal, on court pour aller entendre les grandes et sérieuses paroles : Larroumet à la Sorbonne, parlant de Bossuet; Sarcey à la Bodinière, traitant de Racine, et incidemment, du végétarisme et de ses petites affaires particulières. A Saint-Philippe, il faut arriver de bonne heure pour trouver place au sermon du Père Dominicain, très couru, car il aborde audacieusement les sujets les plus délicats de la vie moderne; mais il ne dit pas tout

se venger de la société en salissant les robes des femmes et en les saupoudrant de confettis ramassés dans le ruisseau. Mais, que voulez-vous, il faut bien que le peuple s'amuse.

L'administration des bals de l'Opéra a clos la série de ses fêtes par une tombola dont le lot unique était une victoria qui marche toute seule, ou du moins sans chevaux ni cocher. On peut appeler cela : être dans le mouvement.

Il serait à désirer que le public parisien eût à sa disposition quelques milliers de véhicules de ce genre. Cela lui éviterait les émotions, les espoirs et les désillusions par lesquels il a passé pendant cette courte période où a fonctionné la course au quart d'heure. Cette invention ayant été accueillie avec joie par le public et par la presse, les cochers en ont logiquement déduit qu'elle leur était préjudiciable, car dans la cervelle des cochers, le voyageur c'est l'ennemi, et si le voyageur se réjouit, c'est qu'il a exploité le cocher. Il y aurait bien un moyen de mater ces tyrans de la chaussée, ce serait d'établir la



grève des voyageurs. Mais allez donc espérer que, par un accord tacite, les vingt-cinq ou trente mille individus qui se font habituellement véhiculer renoncent, pendant une ou deux semaines, à employer les fiacres et s'imposent d'aller à pied ou de prendre le tramway et l'omnibus! Ce serait trop exiger de la routine parisienne. Et cependant, quel spectacle vengeur, de voir les cochers implorant les voyageurs, leur proposant des courses à vingt sous, à dix sous, des courses moins cher que l'omnibus, et le bourgeois implacable leur répondant d'un ton narquois : « Je vais relayer! »

Chaque nouveau président de la République introduit à l'Elysée son sport préféré. M. Grévy avait son billard et ses canards; M. Casimir Périer sa bicyclette; M. Félix Faure a apporté ses fleurets, son gant et son masque. Des séances d'escrime ont été organisées à l'Elysée, sous la présidence du général Lewall. Le cadre est vraiment somptueux et l'on ne peut que féliciter M. Faure d'avoir ainsi honoré un art essentiellement français, élégant et chevaleresque, et qui laisse loin derrière lui tous les sports athlétiques et brutaux que nous inflige notre anglomanie.

Jamais on n'a vu plus de souverains fouler le sol de la France que depuis qu'elle est en République. Il faut vraiment que notre pays exerce sur l'étranger une singulière séduction, qu'il y ait, dans les plaisirs de Paris, un enivrement capiteux, que les pays dorés de la Méditerranée et du golfe de Biscaye offrent aux plus soucieux et aux plus fatigués une détente, un assouplissement physique et intellectuel qu'on ne saurait trouver ailleurs.

La reine d'Angleterre, le prince de Galles, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, le grand-duc Alexis, le roi de Serbie, l'impératrice Eugénie et tant d'autres encore sont venus s'asseoir à notre table hospitalière. Pour eux, Marianne s'est faite aimable, elle a rajusté son corsage, mis son bonnet d'aplomb et épuré son vocabulaire, et les souverains en personnes bien élevées ont fait semblant d'ignorer ses écarts.

Et ce n'est pas seulement le plaisir, le délassement et la santé que les personnes de sang royal viennent chercher en France : elles s'y rencontrent aussi en des romans d'amour qui, ainsi qu'il convient à d'honnêtes romans, finissent par le mariage. C'est à Chantilly, dans l'admirable château des Condé, que se sont fiancés la princesse Hélène d'Orléans et le duc d'Aoste. Le neveu du roi d'Italie, dont le gouvernement ne laisse aucune occasion d'être désagréable à la France, va épouser la fille du comte de Paris, la sœur du prétendant à la couronne des Bourbons. L'on a raconté les enchevêtrements de parenté qui vont, à la suite de cette alliance, unir la famille de Savoie avec celle des d'Orléans et des Napoléon. Si les rois menaient encore les peuples, comme au bon vieux temps, ce serait la paix uni-



devant les dames; il a, pour les hommes, des séances spéciales, dont les femmes trouvent moyen de se faire rendre compte. Ajoutez à cela une tournée de visites de charité, une ou deux réunions de dames patronesses et vous aurez idée du surmenage pieux que devra subir la Parisienne pratiquante jusqu'au jour de Pâques. Et lorsqu'elle est couchée, toutes ces conférences, toutes ces phrases, toutes ces intonations, ces physionomies barbues, glabres, à lunette et à pince-nez, s'embrouillent dans sa petite cervelle, accoutumée aux futilités; et Dieu la récompense de ses pieux efforts en lui envoyant un bon sommeil.

La débauche annuelle des confettis et des serpentins a sévi cruellement pendant la journée de la Mi-Carême. De peur de passer pour un esprit chagrin, je n'ose pas récriminer contre ce genre de divertissement, mais je suis certain que, dans cette circonstance comme en bien d'autres, des milliers de bourgeois paisibles sont turlupinés par quelques centaines d'agités et d'oisifs, sans compter les gens malintentionnés et mal mis qui profitent de la solennité carnavalesque pour

verselle assurée. Mais hélas ! aujourd'hui, nos destinées sont entre les mains des Crispi, des Bismarck et de ses successeurs, livrées aux fantaisies des Parlements et aux hasards de l'émeute.

La notion de l'Exposition de 1900 est, jusqu'à présent, restée assez confuse dans l'esprit du public. Il faut d'abord qu'il efface de sa mémoire les souvenirs de 1889 et la silhouette de toutes ces constructions baroques — n'imprimez pas baroques, s. v. p. — où tant de bocks ont été bus et tant de danses du ventre furent contemplées. Notre esprit latin et symétrique aura probablement quelque peine à comprendre le plan à compartiments de l'Exposition de 1900 ; elle s'étendra depuis la place de la Concorde jusqu'à l'Ecole Militaire et se subdivisera en quatre morceaux principaux : le Cours la Reine et l'Esplanade des Invalides, les berges de la Seine, le Trocadéro et le Champ de Mars. Le « clou » sera évidemment le pont-boulevard, de cent mètres de large, qui franchira la Seine en face l'Esplanade. Cette vaste conception nécessite la démolition du Palais de l'Industrie. Ce vieux serviteur qui abrita tour à tour la peinture, les fleurs, les bestiaux ; qui a vu l'hippique, l'agricole, l'art industriel, et qui abrite encore l'admirable collection des Arts décoratifs, va tomber sous la masse de l'équarisseur : il est usé, fourbu et il tient de la place. Où vont se loger maintenant tous les hôtes qui y avaient leurs habitudes et où ira le public qui trouvait à sa portée cette vaste nef et ces salles bien éclairées ? On assure que la démolition ne commencera pas

abouti à une cote mal taillée qui ne satisfait, évidemment, ni l'une ni l'autre des parties. Maintenant que l'on a plaidé, on va probablement s'arranger entre soi : c'est par là qu'on aurait dû commencer, car les sévérités despotiques du décret de Moscou, dont M. Claretie réclame l'application, s'harmonisent mal avec les mœurs actuelles ; le comédien a pris de nos jours, une telle importance, qu'on ne peut songer à l'assimiler à un employé soumis à une discipline quasi-militaire. Soyez certains, d'ailleurs, que rien n'empêchera Coquelin aîné de jouer où et quand il lui plaira : il se doit au monde et il ne failira pas à sa mission.

Un de nos collaborateurs artistiques les plus aimés, un vrai maître des grâces féminines et des élégances du XVIII^e siècle, Charles Delort, est mort au commencement de ce

mois. Son œuvre est considérable : il a excellé dans l'illustration aussi bien que dans la peinture de genre ; la gravure et la photogravure ont

popularisé un grand nombre de ses œuvres. Mort aussi Armand Dumarescq, le peintre de l'ancienne armée qui fut avec Protais et Pils le précurseur de la jeune école qui reconnaît aujourd'hui Edouard Detaille pour maître : Armand Dumarescq avait peint, pour l'empereur Napoléon III, toute la série des uniformes de la garde impériale, collection aussi précieuse au point de vue de l'exactitude du détail qu'à celui des types de ces admirables soldats.

LUTÉCIUS.

Le portrait de S. A. I. M^{me} la princesse Mathilde

Nous donnons, à notre première page, une reproduction d'un portrait au pastel de S. A. I. Madame la princesse Mathilde, par Lucien Doucet. C'est une œuvre d'une rare valeur : sous la simplicité apparente des moyens d'exécution, l'on devine une profonde connaissance de l'art, une entente de la lumière, une science du modelé qui mettent ce tableau à l'égal des meilleurs portraits anciens et modernes.

La « bonne princesse » comme se permettent de l'appeler ceux qu'elle honore de son amitié, est représentée dans son vaste atelier de Saint-Gratien, au moment de la journée qu'elle consacre à la peinture ; la princesse peint à l'aquarelle une gerbe de fleurs, elle y met l'application sérieuse qu'elle apporte à tout ce qu'elle fait : son pur profil napoléonien se détache en médaille sur un fond sombre. Un jour venant d'en haut et un autre jour venant de face donnent à ce portrait une intensité singulière. — L. M.

Les Livres

Chaque jour voit s'accroître, chez l'éditeur Plon, cette série qu'il pourrait intituler : Mémoires pour servir à l'histoire de la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. La vie de cette époque si pleine d'événements et de drames se révèle ainsi, sous une forme vivante, personnelle, pittoresque, bien plus attrayante que les compilations et les conjectures des historiens.

Quel tableau animé du métier militaire pendant les dernières années de la royauté, que ces *Mémoires du Chevalier de Mautort*, publiés par son petit-neveu, le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. La vie de garnison à cette époque, la pacification de la Corse, les exploits du régiment de Champagne dans l'Inde, la description du Cap et de l'Ile-de-France, les traversées de six mois, le commencement de la désorganisation militaire au début de la Révolution, forment une série du plus vif intérêt. Le chevalier de Mautort était non seulement un excellent militaire, mais aussi un homme d'esprit ; son style a le charme précis et léger des estampes de Moreau-le-Jeune et de Saint-Aubin.

Les mémoires de Mautort vont de 1752 à 1802. Les souvenirs du général Baron Paulin (1782-1876) semblent continuer l'œuvre du chevalier de l'ancien régime, d'autant que Paulin s'y rattachait par un atavisme militaire : depuis Louis XIII il y avait toujours eu un Paulin dans l'arme du génie... et il y en a encore un aujourd'hui, le capitaine Paulin-Ruelle, éditeur de ces souvenirs. Paulin a pris une part active, je dirai même héroïque à l'œuvre guerrière de Napoléon ; le récit des



avant que les constructions destinées à remplacer ce vieux palais ne soient achevées. J'en doute, car je me méfie un peu des promesses des architectes et des ingénieurs.

Pierre Berton a pris la direction de ce petit théâtre de la *Comédie Parisienne* dont le pauvre Koning avait fait une délicieuse bonbonnière et où il a englouti ses dernières ressources. Elle a rouvert ses portes avec une très amusante comédie, *Mademoiselle Eve*, où l'on retrouve les personnages accoutumés de ce monde bizarre, invraisemblable, que Gyp a inventé et qui a fini par se copier lui-même d'après les originaux qu'elle a créés.

Afin de montrer son intention de varier ses spectacles, M. Pierre Berton a engagé la Loie Fuller, pour laquelle Armand Sylvestre et Pierné ont composé une pantomime lyrique où se déroule l'histoire de Salomé et d'Hérodiade. *Salomé*, c'est la Loie Fuller, être singulier qui a su donner une forme saisissable à la couleur et à la lumière, les dompter, les assouplir, et en tirer de merveilleux effets. D'autres ont essayé de l'imiter, ont copié ses étoffes, la disposition de ses foyers lumineux, mais aucune n'a pu reproduire l'harmonie de ses mouvements et l'imprévu de ses rythmes.

Le procès entre la vénérable Comédie-Française et l'ingrat Coquelin aîné, que sa vieille nourrice voulait punir de son abandon, a



travaux accomplis par lui aux ponts des îles du Danube en 1809 en est la preuve. Paulin possède le talent d'observation, l'art de l'anecdote, le piquant du récit et, parfois, l'ironie incisive. Son livre est, après les mémoires de Marbot — pour lequel, Paulin n'est pas toujours charitable — ce qui a paru de plus vivant sur la période napoléonienne.

Après Mautort, après Paulin, lisez les *Souvenirs* du général Du Barail dont le second volume vient de paraître chez Plon. Vous aurez ainsi mieux que l'histoire militaire d'un siècle, vous aurez l'âme du soldat français se continuant, à travers les générations, par une tradition de bravoure, d'abnégation et de bonne humeur. Le général Du Barail est aujourd'hui le meilleur et le plus patriote de nos écrivains militaires. Il ne cherche point à se montrer le savant qu'il pourrait être; il veut rester un hardi cavalier, un audacieux Africain et ce qui ne gâte rien un homme d'infiniment d'esprit. Ce second volume comprend la période de 1851 à 1864, c'est-à-dire la guerre de Crimée, la formation de la garde impériale, avec d'amusants aperçus sur la Cour des Tuileries, et enfin la guerre du Mexique.

Napoléon III est tombé il y a vingt-cinq ans. Cette chute devait délivrer la France d'une intolérable tyrannie, assurer le bonheur du peuple, diminuer les impôts, rétablir partout la vertu et les bonnes mœurs. Ce n'est pas faire acte de parti-pris que de dire que ce programme idyllique n'a pas été réalisé. Aussi, des esprits réfléchis et impartiaux ont-ils eu la curiosité de contrôler ce qu'il y a de vrai et de faux dans la légende du Second Empire telle que l'ont établie ses successeurs. Ceux qui ont connu Napoléon III, qui savent de quelles hautes pensées il s'inspirait, qui ont apprécié sa constante et efficace sollicitude pour les classes laborieuses, sauront gré à M. Thirria de l'œuvre impartiale dont il publie aujourd'hui le premier volume, intitulé simplement de *Napoléon III*, et qui comprend la vie du prince depuis sa naissance jusqu'à l'époque voisine du coup d'Etat. Les jeunes générations liront ce livre avec fruit : elles y verront, dans le récit des événements qui ont précédé l'élévation du prince à la présidence, le tableau d'un état politique analogue à celui que nous traversons et ils comprendront pourquoi la France, se sentant périr, a acclamé pour chef un Napoléon.

Ceux qui connaissent personnellement le vicomte Hector de la Ferrière savent que, bien vivant en 1895, il est un personnage du xvi^e siècle; il en a la figure, le langage, l'esprit et la finesse, et lorsqu'il vous parle de quelque grande dame de la cour de François I^{er} ou d'Henri II, il s'étonne que vous ignoriez le nombre et le nom de ses adorateurs. Je le retrouve toujours alerte, toujours vivant, dans le nouveau volume, intitulé : *Les deux cours de France et d'Angleterre* renfermant quatre études que je ne peux analyser ni même énumérer

ici faute de place. Mais M. de la Ferrière a un public nombreux et fidèle, il suffit de signaler un de ses livres pour que les délicats s'empresent de le lire.

Les *Notes d'un Étudiant français en Allemagne*, de M. Jean Breton, méritent d'être signalées : elles donnent avec beaucoup de sincérité la note vraie sur nos voisins d'Outre-Rhin, sur les universités, leurs mœurs et leurs coutumes, que l'on pourrait qualifier de turbulence organisée, car tout, même l'ivrognerie, y est réglementé, de même que, dans les revendications les plus audacieuses des socialistes, on retrouve toujours la logique et la placidité germaniques. Si l'on pouvait espérer voir se rétablir le courant intellectuel qui unissait la France et l'Allemagne avant les douloureux événements de 1870, les notes de M. Breton, dans leur franchise et leur impartialité y contribueraient certainement. Mais, hélas ! la guerre de 1870 a creusé un infranchissable abîme entre deux peuples dont l'union eût admirablement avancé la marche de l'esprit humain ! — T. G.

LE TOURISME

Encore quelques jours et le moment sera venu de quitter Paris pour la villégiature. Mai nous engagera à aller respirer le grand air. Il n'est donc pas trop tôt pour songer un peu aux préparatifs.

Ces préparatifs doivent comprendre, non seulement le costume de voyage ou de promenade, mais aussi la coiffure, la chaussure. On ne peut pas courir les bois et les sentiers, ni arpenter les grandes routes sur sa bicyclette, avec les bottines qu'on portait sur l'asphalte et le pavé de bois. Tout doit être approprié à l'usage.

C'est quelquefois ennuyeux ces préoccupations-là. Mais on peut facilement s'en affranchir en se rendant dans une maison où toutes les variétés de costumes sont prévues et préparées. Cette maison vient justement d'être aménagée en plein cœur de Paris, rue Auber. Tout ce qui concerne l'habillement s'y trouve, aussi bien pour les costumes de ville que pour les tenues de sport. Costumes complets, pantalons, covert coats, chaussures de ville et souliers cyclistes, chapeaux, chemiserie, plaids, valises, cannes, gants, articles de voyage et surtout articles de sports athlétiques, vous y tentent et vous y séduisent.

C'est de cette maison — Cook and Co, « London West end gentlemen's outfitters », 23, rue Auber — que sortent les élégants costumes que reproduit la délicieuse gravure de Georges Roux qui sert de couverture à ce numéro. C'est là aussi que vous irez faire vos emplettes pour le tourisme.

Le CABINET de TOILETTE

VI. — LA DAME DU MONDE

Le soin de la toilette est pour elle un devoir. Elle ne s'appartient pas, elle se doit à l'élégance et lui sacrifie tout. Dans sa toilette, les plumes, les bijoux de prix, les ornements de toute sorte ont une large place. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir autour d'elle tout l'arsenal de la beauté. Il lui faut l'Eau de toilette Orkidée pour le bain et l'Eau de Cologne pour les frictions quand elle sort de sa baignoire; puis la Poudre de toilette, la Poudre Tintoret et la Crème Tintoret, le fard liquide pour blanchir les bras et le fard onctueux pour le visage, le Kosmeos pour les yeux, le pourpre pour les lèvres, la Crème Orkidée qui adoucit, assouplit la peau et lui conserve la fraîcheur et le mat de la jeunesse.

Pour les cheveux qui, à mesure qu'on avance en âge, méritent des soins de plus en plus sérieux, on les nettoiera à l'Antiseptique Lenthéric qui sèche instantanément et par conséquent n'occasionne pas de névralgies comme les autres modes de nettoyage; on les assouplira ensuite avec la Lotion et la Brillantine Lenthéric, et on leur donnera avec le Waver et l'Eau du Waver cette adorable ondulation si à la mode. Faisant ainsi, on bravera le temps et ses ravages en restant toujours belle comme au printemps de la vie.

Résumé : Eau de toilette Orkidée, Eau de Cologne, Poudre de toilette, Poudre Tintoret, Crème Tintoret, Fards liquides et onctueux, Kosmeos, Poudre pour les lèvres, Crème Orkidée, Waver, Eau du Waver, Antiseptique, et comme guide la dernière édition des *Conseils de Beauté*.

LENTHÉRIC, PARFUMEUR, 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VACANCES DE PAQUES

A l'occasion des Vacances de Pâques, les billets d'aller et retour délivrés du 8 au 23 avril 1895 seront tous valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 25 avril.

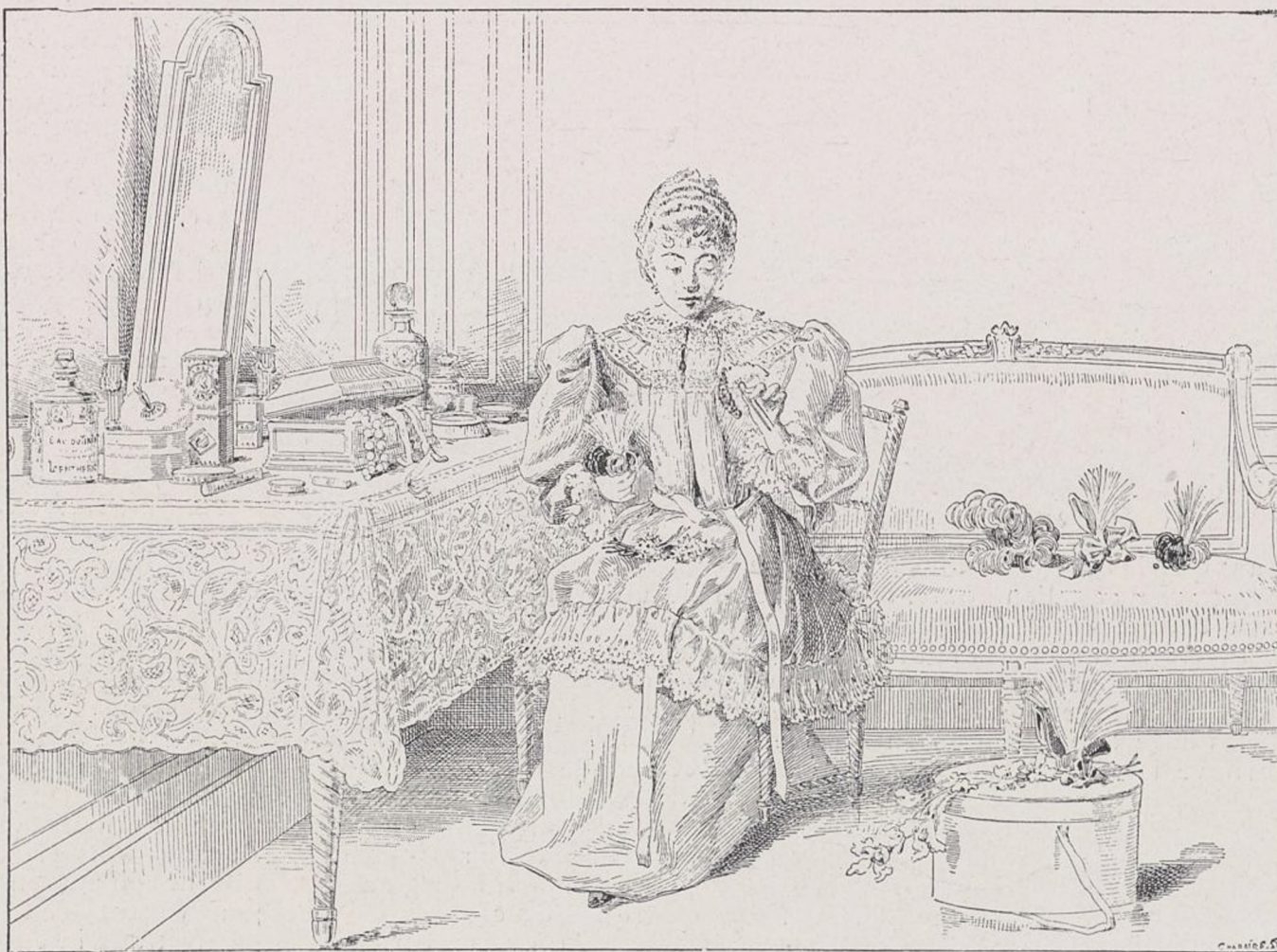
Les billets d'aller et retour de ou pour Paris, Lyon et Marseille, conserveront leur durée normale de validité lorsqu'elle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

SEMAINE SAINTE A SÉVILLE. — FOIRE DE SÉVILLE

A l'occasion des cérémonies de la Semaine Sainte, du 8 au 13 avril, et de la Foire et des Fêtes qui auront lieu à Séville du 18 au 22 avril, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi de la France et les Compagnies espagnoles, délivrera, du 29 mars au 15 avril inclus, au départ de Paris, Orléans, Le Mans, Tours, Poitiers, Saincaize, Bourges, Châteauroux, Moulins (Allier), Gannat, Montluçon, Limoges et Clermont-Ferrand, ainsi qu'aux gares intermédiaires, des billets d'aller et retour de 1^{re} classe pour Séville, au prix réduit et uniforme de 250 francs par place, avec faculté d'arrêt à divers points du parcours.

Ces billets seront valables jusqu'au 5 mai inclusivement et donneront aux voyageurs la faculté de prendre les trains de luxe « Sud-Express » jusqu'à Ma-



Madrid, à la condition de payer en outre du prix ci-dessus le supplément complet, c'est-à-dire 50 0/0 du prix des billets à plein tarif.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

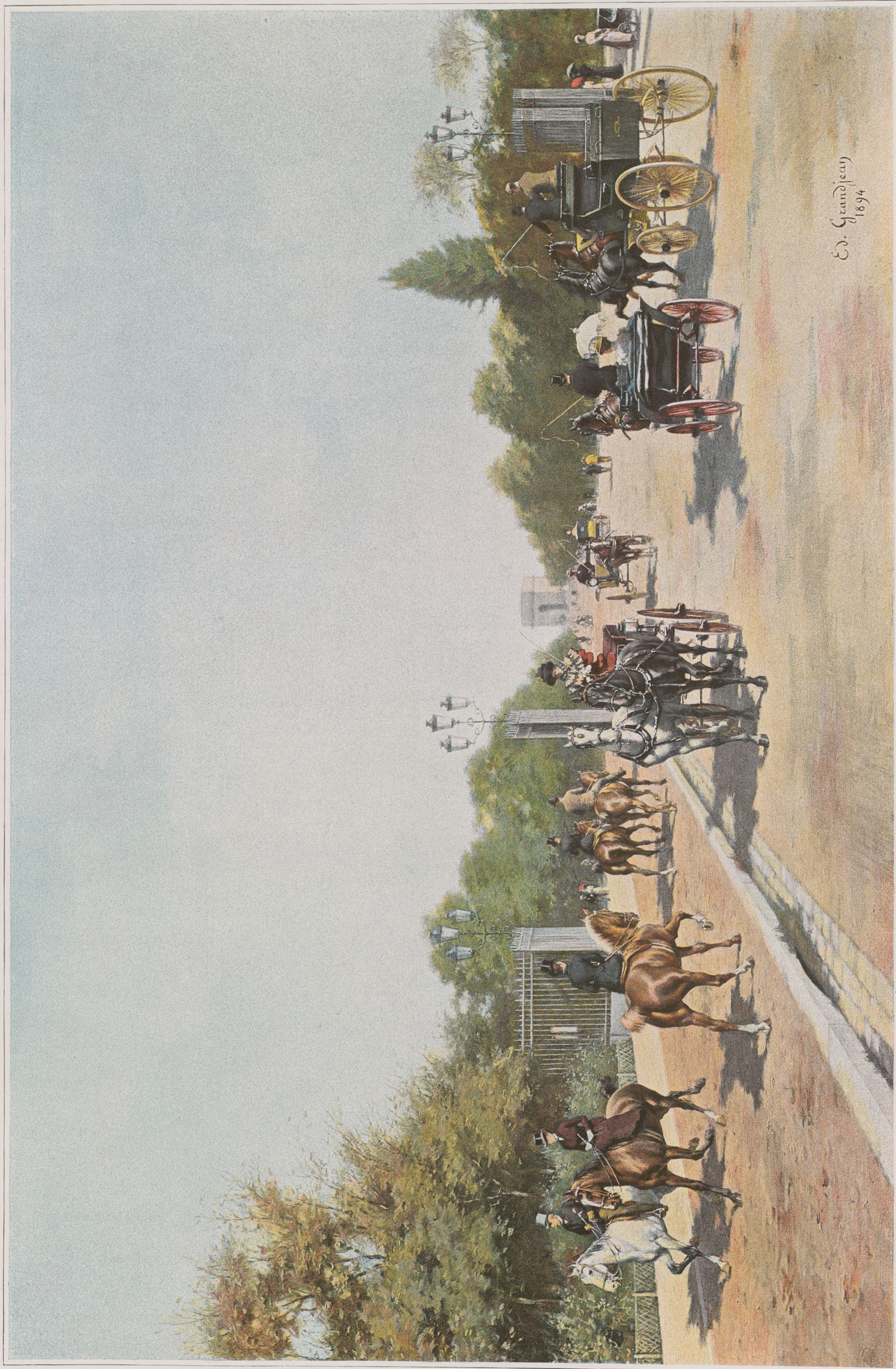
Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

EDMOND GRANDJEAN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Baissac, Valden & Co.

L'ENTRÉE DU BOIS



Un Mariage Inouï !

PAR TH. BENTZON

Le déjeuner vient de finir. c'est l'heure habituelle du facteur, à moins que ce personnage ne se soit arrêté quelque part pour déjeuner lui-même, ou qu'il n'ait voulu, avant de se mettre en marche, attendre que la chaleur fût passée, ou bien encore qu'il ne dorme ivre-mort dans un fossé.

Le café est servi sur la terrasse, à l'ombre des tilleuls, et l'argenterie scintille capricieusement, effleurée par le plus gai des rayons de soleil, tandis que Suzette remplit les tasses une à une.

« Deux morceaux de sucre, marraine?... — Voilà pour vous, mamma (elle parle anglais en perfection et aime à le rappeler). — Rhum ou chartreuse, monsieur mon père? »

Sa voix, un peu haute, sonne à l'unisson des petits cris d'oiseaux perchés dans les branches au-dessus d'elle, et la palpitation du feuillage projette des ombres changeantes sur sa robe claire, sur sa tête blonde où la lumière joue parmi les frisons d'or pâle. coiffant d'une sorte de nimbe ce visage qui d'ailleurs n'a rien de celui d'une sainte. — Suzette n'est dévote qu'autant qu'il lui semble strictement nécessaire. — ni d'une martyre, encore moins. — ses parents idolâtres ne vivent que pour gâter à la folie leur fille unique.

Les chiens ont aboyé là-bas dans la cour, des bruits de pas grincent sur le sable de l'allée, un morceau de sucre reste en suspens au bout de la pince que tiennent deux doigts délicats armés de jolies griffes pointues.

« Ah! le piéton! Il mérite un bon point aujourd'hui. »

Et sur le plateau qu'apporte, sans se presser, un domestique, on voit surgir le grand événement de la journée, le courrier, aussitôt épluché par Mademoiselle Suzanne.

« Les journaux de papa... Le *Temps* — elle bâille longuement là-dessus pour exprimer son opinion personnelle. — Le *Figaro*, à la bonne heure!... et la feuille anodine de la localité... prix des céréales, nouvelles du comice agricole, questions du plus haut intérêt. Vous n'avez que cela, papa, avec une demi-douzaine de prospectus : traitement des maladies de la vigne, etc. Bon! l'écriture de Laurencel, notre couturière! Je parie que vous lui avez commandé une surprise pour moi, mamma. Le papier œuf de canard et l'horrible parfum musqué de mon amie Nina... C'est ainsi que l'on comprend l'élégance dans les garnisons de province où la traîne son mari. Voilà une vie, par exemple, dont je ne voudrais pour rien au monde! La modeste enveloppe blanche de cette chère Marie... Tiens! une lettre à l'adresse de marraine : « Madame la baronne d'Usson, château de Villeneuve. » Vous

avez donc dit, en venant déjeuner, qu'on vous l'apporte ici, marraine? Quelque chose de terriblement pressé, sans doute. Griffonnage abominable, mais masculin. — Elle éclate de rire. — Lettre d'amoureux, je gage.

— Allons, petite fille, donnez-moi cela tout de suite, dit Madame d'Usson avec un peu d'humeur. A-t-on idée d'une indiscretion pareille! Eh bien, oui, je n'ai pas voulu tarder jusqu'à ce soir pour lire une réponse que j'attendais de... mon notaire.

— Oh! marraine! les notaires écrivent bien mieux que ça.... c'est proverbial. Et puis, ils ne doivent pas être nerveux et ceci est une écriture très, très nerveuse. Volonté de fer, regardez-moi la barre de ce t.... imagination..., susceptibilité extrême... Je suis graphologue, vous savez!

— Mon notaire a toutes les qualités. Un homme charmant et très répandu... Son étude est ce qui l'occupe le moins.

— Alors vos affaires doivent s'en ressentir, pauvre marraine, dit Suzette d'un ton apitoyé, tandis que ses prunelles bleues pétillent de malice. C'est quelque désastre qu'il vous annonce là.

— J'espère bien que c'est tout le contraire!

Un grand silence s'établit, un silence troublé par le bourdonnement des abeilles qui tournoient autour du sucrier.

Chacun lit ses lettres.

« Marie ne pourra venir que la semaine prochaine, mamma. On aura besoin d'elle à son couvent, même après la distribution des prix. Toujours esclave du devoir, pauvre Marie! »

— Peu importe. Mais que dis-tu de cela, Suzon? Madame Laurencel propose pour toi une robe de serge blanche; sur la jaquette, les boutons en porcelaine de Sèvres fleuris de roses.

— Je ne vous répondrai qu'un mot, maman : Pourquoi faire? Dans un trou comme celui-ci, on use ses vieilles nippes. »

Cependant, la baronne, avec un coup d'œil significatif à Madame du Rosay, prononce brièvement d'une voix contenue : « La personne accepte mon invitation! »

— Ah! vraiment? »

Ces mots sont jetés d'un ton de suprême indifférence, mais Suzette remarque très bien que sa mère a tressailli. Et, comme pour sauver une situation délicate, M. du Rosay parcourt le *Figaro* avec des cris de paon :

« Ces maudits journaux ne respectent rien! Non, il est impossible de vivre chez soi, sans occuper le public. Quel ennui pour les pauvres Méran! Ecoutez plutôt : « Jeudi, 20 juillet, à eu lieu, au château d'Arc-sur-Loire, une tentative de sport couronnée du plus éclatant succès. Dans le parc splendide... »

Je passe... Vous allez voir quelle atroce violation du mur de la vie privée. « Des courses en bicyclettes ont réuni l'élite de l'aristocratie de ces parages. Le programme était le même que celui de l'Hippodrome, un essaim de jolies femmes faisant assaut de grâce et de vitesse dans des costumes motivés par la circonstance. Seulement, au château d'Arc, ces jolies femmes s'appelaient la comtesse de Rieux, la marquise d'Arbonne, Madame Harding... » Elles y sont toutes, avec des remarques choquantes sur les bas de cette pauvre marquise, reprend M. du Rosay toujours indigné. « Leurs charmes patriciens n'avaient besoin de rien emprunter aux maillots décevants dont on use au théâtre... » — C'est trop fort!

Clameurs de Madame du Rosay et de Madame d'Usson, qui plaignent de tout leur cœur les Méran d'être ainsi affichés dans les nouvelles du jour.

« Bah! dit Mademoiselle Suzette sceptique, parions qu'ils se sont exténués à faire des démarches pour qu'on parle de leur petite fête! C'est amusant, quoi qu'on en dise, d'occuper le public, de faire penser aux gens ce que je pense moi: « Quel endroit divin que ce château d'Arc! Voilà bien la campagne comme nous la comprenons! »

— Tu t'ennuies donc aux Vertes-Feuilles?

— Oh! mon Dieu, non, seulement je n'ai jamais senti autant qu'aux Vertes-Feuilles, combien j'aime Paris. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? Si quelques-uns font semblant à Paris d'adorer la campagne, tout le monde à la campagne regrette sincèrement Paris.

— Ce sont là des choses qu'il ne faut pas crier si haut, mignonne. Nous ne savons jamais ce que la destinée nous réserve et tu pourrais découvrir...

— Les ruraux qui songent à demander ma main?

— Petite, si au lieu de dire de ces folies tu allais jeter du pain à tes carpes? Tu les as oubliées ce matin, » dit Madame du Rosay en montrant du doigt une corbeille pleine de croûtes, débris du déjeuner.

A travers les tilleuls, on voit scintiller l'eau de la douve, où rôdent quelques-unes de ces carpes purement décoratives, qu'on ne pêche jamais.

« J'obéis, chère maman, dit Suzette, en ramassant son chapeau de paille. » Mais, sur le point de quitter la terrasse, elle s'arrête: « Vous tenez donc bien à m'éloigner?... Vous trouvez donc bien utile de traiter sans moi des questions qui me concernent?... Comme si j'étais assez niaise pour ne pas deviner qu'il est, une fois de plus, question de mariage? »

— Suzette! » M. du Rosay s'est levé d'un air sévère: « Per-

mets-moi de te faire observer, mon enfant, qu'une jeune personne de ton âge ne doit jamais comprendre...

— ... Que ce qui est fait pour ses oreilles, achève prestement

Mademoiselle Suzette; mais voyons, papa, je vous en fais juge: avec ce système-là, combien d'ennuis les parents ne s'attirent-ils pas? Rappelez-vous... l'année dernière, vous vous êtes ainsi beaucoup trop avancé avec ce monsieur de l'Opéra-Comique...

— De l'Opéra-Comique? répète Madame d'Usson d'un air interrogateur.

— Eh bien, oui, la première rencontre avait eu lieu, selon les meilleures traditions, sous les auspices de la *Dame Blanche*. Je ne déplus pas, paraît-il, et mon père, transporté d'aise, encouragea outre mesure ce personnage obèse... car il était obèse, marraine.

— N'encroyez rien, interrompt M. du Rosay, un léger embonpoint sans doute, mais...

— Deux millions, vous allez dire... Certainement, c'est très gentil! Encore faut-il un peu de tournure. Je ne suis pas difficile pour le physique... tous les hommes sont

laid... excepté papa, bien entendu... Ne fronchez pas le sourcil, papa, quand votre fille vous embrasse. Laid soit, mais lourd, mais commun, c'est trop. J'ai répondu, vous m'approuvez, j'en suis sûre, marraine, vous dont le candidat est maigre, d'une élégante maigreur, vous m'approuvez d'avoir répondu comme je le fis: Quand il aurait trois millions, jamais!

— Moi dont le candidat est maigre, dites-vous, Mademoiselle?... balbutie Madame d'Usson confondue.

— Eh oui! Ce notaire qui écrit si mal, cette personne qui accepte votre invitation!... Marraine, maman, mon pauvre papa, n'espérez pas me tromper. Vous vous y prenez tout de travers. Voilà maman qui, au printemps dernier, pour me conduire à un certain bal blanc chez marraine, une sauterie, rien de plus, se préoccupe de ma toilette comme elle ne l'avait jamais fait et qui, après m'avoir pomponnée, bichonnée, à l'imprudence de me dire: « Tâche d'être gentille ce soir! » Là-dessus je m'inquiète... naturellement. Au bal, beaucoup de messieurs me regardent, m'invitent, traitent avec moi les sujets que l'usage autorise. Lequel est-ce? Impossible encore de m'en douter; mais le lendemain matin, marraine reste enfermée une heure avec maman. Au concours hippique, trois jours après, un des danseurs qui m'avaient été présentés vient nous saluer. Il s'oublie longtemps, très longtemps auprès de nous. Maman me reproche au retour mes fous rires quand un officier de dragons est tombé dans la rivière. Elle me dit qu'on m'aura trouvé mauvais genre. Qui on?



AU BAL, BEAUCOUP DE MESSIEURS ME REGARDENT (page 62).



ELLE S'ENFUIT, SA CORBEILLE A LA MAIN (page 63).

J'ouvre l'œil et je n'ai pas de peine à découvrir que ce *on* porte un pince-nez, la barbe en pointe, qu'il est un peu roux avec un profil de Don Quichotte. Que me fait son opinion? Je ne le connais pas. Mais lui, il aspire à me connaître davantage. M'ayant vue en toilette de bal et en toilette de ville, successivement, il s'assure ensuite que j'ai des goûts sérieux, il me lorgne beaucoup au cours de M. Deschanel, et puis nous sommes invités à dîner chez marraine et *on* est encore là, placé par hasard à côté de moi, *on* me dit des choses très aimables... Le soir il faut que je joue ma fameuse sonate, que je chante la romance de Madame de Rothschild. *On* se déclare charmé. Là-dessus, maman commence à faire l'éloge de sa distinction, elle dit que les Decharme, quoi qu'ils n'aient pas de particule, sont une bonne famille très bien apparentée, et papa déclare qu'il n'y a pas de situation plus solide, plus recommandable que celle d'ingénieur, surtout quand l'ingénieur est sorti de l'Ecole polytechnique. Je veux bien! Qu'arrivera-t-il? Rien encore. Nous partons un peu plus tard que de coutume pour les Vertes-Feuilles, après avoir accordé à M. Louis Decharme, ingénieur, directeur des mines de Saint-Oran, la permission de se présenter à nos mardis, l'hiver prochain. En attendant cette visite, son nom revient tout l'été dans les conversations de maman et de marraine, dans leurs chuchotements, ce qui est

plus grave, et puis, un visiteur mystérieux s'annonce, mes parents me font faire, sans rime ni raison, une robe neuve, les arbitres de ma destinée échangent des signes derrière mon dos, m'envoient jeter du pain aux carpes de la douve pour pouvoir lire plus tranquillement une lettre de Paris... et vous ne voulez pas que je comprenne?... »

Là-dessus, Mademoiselle du Rosay jette les bras au ciel d'un air de désespoir comique et ces dames se regardent avec des sourires indulgents qui signifient : « Elle a vraiment trop d'esprit! » tandis que le père articule quelques grognements inintelligibles.

« Après tout, dit-il enfin, puisque tu sais... il vaut peut-être mieux qu'on te recommande au moins... »

Mais elle l'interrompt d'un éclat de rire irrévérencieux : « Ah! bien non, par exemple! Vous allez me recommander, après quelques demi-confidences inutiles, d'avoir l'air de tout ignorer. Et je serai sur le qui-vive, guindée, muette, un fagot d'épines, grondée pour cela comme je l'ai été autrefois pour mon excès de gaieté... Oh! la triste vie que celle de fille à marier et que je serai bien aise d'en finir! »

Elle s'enfuit là-dessus sa corbeille à la main.

« Ma chère, dit Madame d'Usson, triomphante, à Madame du Rosay, ces derniers mots indiquent assez qu'il lui plaît.



MADAME D'USSON SE PROMENAIT AVEC SON HÔTE (page 63).

— Mais lorsqu'elle saura qu'il faut vivre en province, je doute...

— Ma bonne amie, interrompt M. du Rosay, une fille qui n'a que deux cent mille francs de dot en terres, ne doit pas se montrer si difficile. »

Profond soupir de Madame du Rosay : « Persuadez cela, je vous prie, à notre Suzon.

— Je ne sais pas pourquoi vous prendriez mon candidat pour un pis aller, dit la baronne piquée. Quand, à trente-trois ans, on a une situation indépendante et une vingtaine de mille francs de traitement...

— Oh! certes, c'est un parti sortable. Et vous le croyez décidé...

— Décidé... il n'en est pas là précisément. Il paraît séduit, tout à fait séduit, mais, selon lui, un homme sage ne peut demander la main d'une jeune fille avant de l'avoir vue dans l'intimité : les rencontres au bal, au concours hippique, etc., ne permettent de juger que les apparences. Il prétend la connaître, comment dirai-je, en déshabillé... au moral, surprendre ses idées, ses goûts, les traits de son caractère... A Paris, on ferait le guet des mois de suite, que ce serait toujours, plus ou moins, le déguisement, l'apparat... mais, à la campagne... Voilà pourquoi il accepte de passer chez moi une huitaine de jours. Je vous l'amènerai aux Vertes-Feuilles, vous viendrez à Villeneuve et,

grâce à la liberté des champs, les futurs époux s'apprécieront.

— Oh! ma fille n'a rien à craindre d'aucune épreuve, elle est adorable des pieds à la tête, moralement et physiquement.

— Adorable, répète Madame d'Usson. Il faudra les laisser beaucoup à eux-mêmes, vous savez.

— Mais les convenances?

— Les convenances seront sauvées, décide M. du Rosay, puisque Marie, se trouvant toujours en tiers, servira de chaperon.

— Au fait, vous attendez cette bonne petite Marie, dit Madame d'Usson. A merveille. Sa présence va nous être des plus utiles; elle provoquera des épanchements, des gaietés, des gentillesse de toutes sortes... Deux jeunes filles ensemble, quoi de plus gracieux? Sans compter que si notre Suzon avait besoin d'un repoussoir...

— Oh! Marie n'est pas laide, dit M. du Rosay, qui aime beaucoup la petite cousine pauvre dont il est le tuteur.

— Assurément non, mais elle a la figure, la tenue, la mise, le caractère qui siéent à sa condition.

— On ne peut mieux dire, approuve Madame du Rosay. »

II

Trois semaines après, Madame d'Usson se promenait dans la garenne de Villeneuve avec son hôte, l'ingénieur, en s'efforçant,

comme elle l'avait déjà fait en vain plusieurs fois, d'amener la conversation sur le sujet qui lui tenait au cœur.

« Très agréable, n'est-ce pas, notre soirée d'hier aux Vertes-Feuilles.

— Très agréable, répéta M. Decharme comme un écho.

— Vous comprenez maintenant tout le prix que j'attache à ce voisinage?

— Je le comprends à merveille.

— Le père est un excellent homme, d'une loyauté!... Plein de bon sens avec cela! Et que pensez-vous de sa délicieuse femme?

— Délicieuse est le mot. Madame du Rosay est le modèle des maitresses de maison...

— J'étais sûre que vous l'aimeriez. Sa fille tient beaucoup d'elle.

— Trouvez-vous? Je ne crois pas que la mère ait été en aucun temps aussi jolie que la fille.

— Non, peut-être, fit la baronne avec cette jubilation profonde

et contenue que les marieuses éprouvent en commun avec les pêcheurs à la ligne quand elles voient leur victime mordre à l'hameçon. Je voulais dire seulement que c'est le même esprit et la même bonté.

— Comment! Mademoiselle Suzanne est bonne par surcroît?

— En doutez-vous?

— C'est qu'il me semble si difficile que tous les charmes et tous les mérites puissent se trouver réunis en une même personne!

— Vous avez un ton ironique à demi qui ne permet jamais de deviner si vous parlez sérieusement. Craignez-vous donc cette perfection, ennuyeuse à la longue, que ne relève aucun défaut? Rassurez-vous; ma filleule a deux ou trois petits travers, qui d'ailleurs sautent aux yeux.

— Par exemple, une coquetterie instinctive?

— Oui, l'innocente coquetterie d'un petit chat qui joue avec une pelote et fait des grâces en s'amusant.

— Qui égratigne aussi par la même occasion?



UNE JEUNE FILLE DESCENDANT DU TRAIN ... (page 65).

— Parce qu'elle a la riposte un peu vive? On ne peut pourtant pas la condamner à retenir toujours les choses drôles qui lui viennent si naturellement aux lèvres. Ce serait dommage, convenez-en.

— Grand dommage! Une verve pareille ne lui a pas été donnée pour qu'elle la mette sous le boisseau.

— A la bonne heure! Nous sommes du même avis. Je vous avais bien dit qu'elle était faite pour vous, et je suis ravie que vous le reconnaissiez, car j'aime cette chère enfant comme ma fille.

— Pardon, j'ai dit qu'elle était exquise; faite pour moi, c'est autre chose... je n'en suis pas sûr.

— Pas encore? Après huit jours pendant lesquels vous ne vous êtes pas quittés et quand toutes les choses essentielles vous conviennent: la famille, la fortune! Peste! on n'aura jamais mieux pesé le pour et le contre. Si tous les mariages étaient discutés ainsi...

— Peut-être y en aurait-il un peu moins de malheureux, interrompit gravement M. Decharme. Souvenez-vous, Madame, je me suis réservé la plus entière liberté jusqu'au bout de l'épreuve.

— Mon Dieu, qui songe à nier cela?... Mais...

— Mais l'épreuve touche à son terme, voulez-vous dire, et il serait peut-être malséant de la prolonger. Aussi ai-je l'intention de partir demain. »

La baronne se récria: « Sans avoir rien résolu?... Sans me charger de... »

— Je vous demanderai une grande faveur, Madame. C'est de me dire sincèrement quelles déductions vous tirerez des confidences que je vais vous faire.

— Vous allez me faire des confidences?... Parlez vite, mon cher ami.

— Comme on voit bien que vous avez d'avance une réponse prête à tout! Je n'affronterai pas en personne si forte partie... Certes non... Je me connais, je resterais à court d'arguments. Vous me convaincriez peut-être malgré moi. Il faut que vous m'entendiez jusqu'au bout, par l'entremise d'un tiers, avant de me donner le conseil que je réclame.

— Un tiers?...

— Un tiers qui, lui, ne se laissera pas intimider. Permettez que je vous le présente, reprit le jeune homme en tirant un carnet de sa poche. Voici le dépositaire de tous mes secrets. Ils sont comme cela des douzaines de même format et tous habillés en cuir de Russie. J'ai versé dans leur sein beaucoup de choses intimes et, quand je les relis, je ne suis pas fier.

— Bah! vous écrivez un journal ni plus ni moins qu'une pensionnaire ou une héroïne de roman?

— Un journal, non, car j'y consigne très peu de faits. Je me rends seulement compte de ma vie. Quand on n'a plus de famille,

quand on ne livre pas facilement ses pensées aux camarades qui s'intitulent vos amis, il arrive qu'à certaines heures le besoin d'entendre une voix protectrice crier gare, ou une main obligeante vous montrer le chemin, s'impose. Alors, faute de mieux, on consulte ceci, dit M. Decharme en caressant du geste son petit cahier, on remonte dans le passé à telle circonstance, à tel incident, on se dit : « Mais c'est le même péril, la même folie ! » et on esquive le guépier. Oh ! je ne dis pas qu'on esquive toujours, ni qu'on ne tombe pas parfois, en le fuyant, dans une plus fâcheuse aventure : tout ce que je prétends, c'est que l'examen de soi-même est une sauvegarde à défaut de... tout ce qui m'a manqué. »

— Ce garçon a des trésors de sensibilité à dépenser, pensa la baronne en remarquant qu'une certaine émotion frémissait dans

la voix mâle de Louis Decharme, chaque fois qu'il parlait de son isolement. — Elle reprit tout haut d'un ton approbateur : « La religion commande l'examen de conscience. »

— Mais l'examen de conscience, fit observer en souriant M. Decharme, n'implique pas des jugements très nets portés sur le prochain et j'ai peur d'avoir souvent jugé le prochain beaucoup plus sévèrement que moi-même. »

— J'espère qu'il ne traite pas de « prochain » cette pauvre Suzette, se dit Madame d'Usson. Nous allons donc lire ensemble, s'écria-t-elle d'un ton gai, en cherchant à lui prendre des mains le petit cahier. J'avoue que je brûle d'impatience et de curiosité.

— Contenez-vous jusqu'à demain, Madame, je vous en prie. Après mon départ vous aurez tout le temps de...



SUZETTE A RÉCITÉ DES MORCEAUX D' « ESTHER » (page 66).

— Que signifie?... Comment pourrai-je, si vous êtes loin, vous aider de mes lumières ?

— Il faut que j'aille à Saint-Oran régler quelques affaires pressantes...

— Bon, mais vous reviendrez et nous causerons ?

— Tant qu'il vous plaira. »

Le lendemain matin, dès l'aube, Louis Decharme, en s'en allant, remettait à la femme de chambre de la baronne un paquet soigneusement cacheté qui lui fut porté au lit avec son chocolat. Elle en déchira fiévreusement l'enveloppe et eut vite fait de parcourir quelques petites pages griffonnées au crayon, après quoi elle relut à loisir, les sourcils froncés, avec des exclamations sourdes, évidemment très mécontente :

16 août : Arrivée à Villeneuve.

Il y a deux bonnes lieues de la station du chemin de fer au château.

Une douzaine de kilomètres sur des routes bien entretenues, à travers un joli pays boisé. Surpris d'apercevoir dans le vis-à-vis qui m'attend, Mademoiselle Merlière, la dame de compagnie de la baronne. Sa présence m'est expliquée lorsqu'une jeune fille, descendant du train, s'approche de la voiture. C'est une parente des du Rosay que Mademoiselle Merlière est chargée de conduire jusqu'aux Vertes-Feuilles, après que la voiture m'aura déposé à Villeneuve, qui est sur le même chemin, à peu de distance. Quelques mots échangés me font comprendre qu'elle vit à Paris, dans un couvent ; sa toilette de voyage est des plus modestes. Une parente pauvre, sans doute. La façon affectueuse avec laquelle tout de suite elle parle de sa cousine, me donne une opinion favorable du cœur de ces dames qui auront mérité, par leur générosité, de pareils sentiments. Point belle et assez chétive, mais des yeux étranges qui me forcent à la regarder plus que je ne voudrais, ce qui doit me faire passer, de prime saut, pour un homme mal élevé. Je les ai déjà rencontrés, ces yeux bruns sablés d'or..., je les ai rencontrés dans un autre visage et ils ont gardé pour moi l'at-

trait d'une énigme, malgré tout ce que j'ai pu souffrir jadis, en essayant de pénétrer ce mystère, qui alors ne recouvrait rien de bon. Sont-ils, eux aussi, des abîmes de mensonge ? Le timbre de la voix, d'une pureté cristalline, me défendrait de le croire si j'avais quelque curiosité de deviner cette inconnue.

17 : Déjeuner aux Vertes-Feuilles.

Une invitation m'attendait au débotté. Malgré les assurances réitérées de Madame d'Usson que tous les hôtes qu'elle reçoit dans le cours de l'été sont traités de même, les du Rosay tenant par excellence au principe : « Les amis de nos amis sont nos amis », je trouve suspect un aussi excessif empressement. Je ne m'en plains pas d'ailleurs, étant venu avec le projet bien arrêté de profiter des occasions qui s'offriront d'étudier en détail cette jolie statuette de Tanagra, Mademoiselle Suzanne. Mon unique crainte est de perdre trop vite le sang-froid nécessaire, car jolie, elle l'est tout de bon ; elle semble gagner encore à être vue dans ce nouveau cadre en plein soleil, et sa gaieté franche, son parfait naturel la rendent vraiment dangereuse. Un seul point est contre elle à mon gré, elle a trop d'esprit. Je ne me soucie pas de ce que chez les jeunes filles on appelle de ce nom. Leur esprit ne peut être que quelque chose de si superficiel, vu l'excès de leur ignorance ! Il est alimenté par une malice, innocente, je le veux bien, par une espièglerie qui fait irruption au milieu des entretiens sérieux d'une manière parfois importune : on pense aux gambades d'un jeune chien qui se jette à travers tout, sans souci d'interrompre. Je sais bien que les hardiesses de langage des ingénues ont une piquante saveur pour les blasés ; mais je suis encore assez jeune apparemment pour ne pas goûter ce plaisir pervers. Deux ou trois saillies de Mademoiselle Suzette m'ont plutôt gêné ; je crains d'avoir répondu assez froidement au double coup d'œil de sa mère et de sa marraine, coup d'œil qui pouvait se traduire ainsi : « Excusez ces énormités, elle ne comprend pas ce qu'elle dit. Quelle candeur adorable ! »

Dès les premiers jours, la jeune Suzanne a tenu à m'avertir qu'elle adore Paris : « Si l'on pouvait, des Vertes-Feuilles, découvrir la Tour Eiffel, si l'on pouvait seulement entendre le sifflet du chemin de fer ! »

Les parents cherchaient à la faire taire, tout en assurant, à grand renfort de banalités qu'une femme doit se trouver bien partout où son devoir et ses habitudes l'attachent. Et Mademoiselle Marie (c'est la cousine pauvre) souriait évidemment stupéfaite. A cette personne étiolée entre les quatre murs d'un pensionnat, la verdure des prés, un bruit d'eau courante procurent des jouissances inexprimables. Elle est en extase devant tout ce qu'elle voit, une extase muette, mais éloquente tout de même ; elle boit le grand air, elle s'en grise. En voyant cette plante frêle se retremper ainsi dans la nature, on est pris d'une sorte d'attendrissement. J'avais éprouvé cela dès hier dans le break, tandis qu'elle dévorait de ses yeux dilatés le paysage environnant.

Nous nous sommes promenés toute la journée. Je sais exactement où s'arrêtent les champs de M. du Rosay, je connais ses principales fermes, j'ai entendu l'éloge d'un pays où l'on est persuadé que je prendrai racine, malgré le grand secret gardé par la baronne sur nos vagues projets. Les parents d'une fille à marier ont un tel flair !

Retenu à dîner. Le soir j'ai entendu pour la seconde fois la romance de Madame de Rothschild et quelques brouilleries gentiment dites par Mademoiselle Suzette. Elle me traiterait de pédant si elle savait que je n'aime que la grande musique, de même qu'en fait de poésie je ne goûte que le lyrisme le plus haut. A toutes les deux, musique et poésie, je demande purement et simplement de me procurer de beaux rêves. Cela ne m'empêche pas, une fois éveillé, d'apprécier la prose quand elle en vaut la peine ; j'apprécie fort Mademoiselle Suzanne, mais j'ai déjà peur, après cette première journée, qu'elle ne me fasse jamais rêver.

19 : Ce soir, à Villeneuve, s'est révélé un nouveau talent de ma future fiancée. Sa marraine me

disait bien qu'elle avait suivi avec succès les cours de déclamation de M. Laroche, de la Comédie-Française. Elle a récité des morceaux d'*Esther*, drapée à la juive dans un rideau et, lorsqu'elle s'est évanouie entre les bras d'une comparse, ses cheveux, par un adroit coup de théâtre, se sont répandus sur son épaule. J'ai applaudi de tout mon cœur la cascade déchainée de ces ondes blondissantes, en même temps que les vers de Racine. Comme il était tard et qu'elle ne voulait pas se recoiffer, elle a dit à sa cousine : « Relève-moi cela tout bonnement comme les tiens... » Mademoiselle Marie a obéi en s'aidant de deux longues épingles, et j'ai remarqué qu'il fallait beaucoup de cheveux pour porter un chignon relevé tout bonnement comme le sien, car les boucles d'or de Mademoiselle Suzanne, ainsi tordues et serrées près de la tête, avaient deux fois moins de volume que les tresses noires de Mademoiselle Marie. Beaucoup de femmes, d'une figure médiocre, ont une splendide chevelure en guise de compensation.

23 : Suis-je chez la baronne ou chez les du Rosay ? Je n'en sais, ma foi, rien, car ces voisins, véritablement inséparables, ont pris possession de moi, les uns autant que les autres. Si c'est ainsi que l'on conçoit d'une façon générale l'hospitalité dans les provinces où nous sommes, l'Ecosse est battue à plate couture. Ces dames ont dressé un programme d'excursions, de pique-niques, de tennis qui rempliraient bien un mois si j'étais disposé à me laisser retenir. Tous les jours on me propose d'aller visiter une curiosité nouvelle qui, bien souvent, n'est pas curieuse du tout, mais qui sert de prétexte au plaisir d'être ensemble.

Hier il s'agissait d'une chasse assez originale, sans chiens ni fusils. Course joyeuse jusqu'au bois où, depuis le matin, les gardes sont occupés à tendre une pipée. Le mot d'ordre est silence, mais ces dames respectent fort peu la consigne. Nous avançons à pas de loup, par de petits sentiers couverts, sous la futaie jusqu'aux taillis où, sur une certaine étendue, toutes les branches ont été ramenées les unes contre les autres, attachées solidement et couvertes d'entailles invisibles destinées à recevoir des centaines de gluaux. Les innocents que nous venons exterminer entonnent un gai *de Profundis*, tandis que leurs bourreaux se glissent dans la hutte de feuillage construite en

vue du plus cruel guet-apens. Debout, accroupis, couchés par terre, serrés comme des sardines dans un baril, nous retenons notre souffle, laissant les gardes moduler un petit cri qui ne ressemble que fort peu à un cri d'oiseau, et pourtant les oiseaux y répondent.

Jamais je n'ai été aussi près de Mademoiselle Suzanne, son souffle m'effleure, je suis forcé de lui parler à l'oreille ; les lois de ce genre de sport l'exigent. Après un quart d'heure d'appel qui ne me parut pas long, les premiers imprudents commencèrent à sautiller de branche en branche, se rapprochant toujours du piège. Il suffit que les gluaux aient fait une fois leur office pour que les frères du prisonnier s'abattent alentour et eux aussi demeurent captifs. Heureusement Mademoiselle Suzanne gâte ce douteux plaisir par des rires étouffés ; les oiseaux s'enfuient pleins d'une juste méfiance. Quand nous sortons de notre repaire, moulus par suite des fausses positions auxquelles nous a condamnés son exigüité, nous trouvons en tout trois ou quatre roitelets retenus par l'aile ou par le ventre, plus quelques paquets de duvet saignant arrachés à d'autres victimes qui, parvenues à s'échapper, mais sans force pour s'enfuir, se traînent sur le sol en attendant le coup de dent des fouines. Une grande manne, apportée pour contenir notre gibier, se referme sur le vide.

« Il n'y a pas là de quoi faire un fameux rôti ! dit dédaigneusement Mademoiselle Suzanne. »

Mademoiselle Marie demande qu'on lui confie les prisonniers ; elle tâchera de les soigner, de les guérir.

« Quelle sensibilité touchante, » s'écrie en raillant sa cousine.

Diable ! Mademoiselle Suzanne, seriez-vous donc capable de traiter les amoureux comme d'autres pierrots, en les attirant par les artifices d'une pipée quelconque, quitte à vous moquer d'eux, une fois la prise faite ?

25 : Il est impossible de pousser



MADemoiselle MARIE SE LÈVE INTIMIDÉE... (page 67).

l'art de la toilette plus loin que ne le fait Suzanne. Est-ce vraiment sans intention de séduire? Ne soupçonnant rien, car ni elle, ni ses parents ne soupçonnent rien, absolument rien, Madame d'Usson me l'affirme, elle se met en frais d'une façon singulière! Et ce ne sont pas seulement les robes qu'elle appelle à la rescousse pour me tourner la tête (car la tête me tournerait si je ne faisais la réflexion qu'un jour vraisemblablement j'aurai des notes de couturière à payer). Chaque journée que je passe aux Vertes-Feuilles amène de piquantes découvertes.

Elle a un costume d'atelier très hardi, presque masculin, pour peindre des fleurs, et un costume de bain très indiscret pour s'ébattre dans la rivière. Elle m'a forcé hier de valser jusqu'au vertige. Faute d'habitude, j'étais fort gauche, n'ayant jamais su me retrouver dans les trois temps; mais quelle grâce que celle de ce petit corps endiablé!

26 : Grosse déception ce matin : Madame d'Usson m'avait prié de porter, avant déjeuner, aux Vertes-Feuilles, un certain écheveau de soie dont Madame du Rosay avait besoin pour une tapisserie. J'arrive, sans être aperçu, jusqu'au milieu du vestibule et j'entends, dans le salon, jouer du Beethoven comme je souhaiterais que ma femme m'en jouât le soir à Saint-Oran. Elle est donc tout de bon musicienne?... Ceci va, je crois, me décider!... J'entre... C'est Mademoiselle Marie qui est au piano, tandis que Mademoiselle Suzanne, dans un rocking-chair, feuillette un livre broché jaune. Mademoiselle Marie se lève intimidée... Que ses yeux sont beaux en ce moment! Peut-être ne manque-t-il à son pâle visage pour être infiniment agréable que ce nuage rose qui l'a coloré tout à coup. Je m'empresse auprès de Mademoiselle Suzanne; elle m'a tendu sa petite patte en imprimant au rocking-chair un vigoureux balancement qui envoie le livre à l'autre bout de la pièce. Je le ramasse et le titre, celui d'un de ces romans, stupides sous prétexte d'être inoffensifs, qu'on donne aux jeunes filles comme une fade bouillie, me fait faire la grimace.

« Eh bien, oui, me dit-elle, voilà tout ce que maman me permet. Suis-je assez malheureuse! Oh! que je voudrais rencontrer une fois un mauvais livre pour savoir seulement ce que c'est. »

Une lueur de fâcheux augure, telle qu'il dut s'en allumer dans la prunelle d'Eve lorgnant la pomme, jaillit de ses yeux naïfs. « Ça, fumer une cigarette et entendre Yvette Guilbert, » ajoute-t-elle en riant. O Beethoven!

27 : J'ai pris sur moi de faire un compliment à Mademoiselle Marie. Cette musicienne exquise, qui interprète les maîtres avec tant de sentiment, est à peu près muette, mais je suis sûr qu'elle doit avoir quelque chose à dire.

« J'ai beaucoup travaillé, me répond-elle en rougissant. Il le faut, quand on veut enseigner à son tour. »

Comme je lui demande si l'enseignement l'intéresse :

« Quelle question! s'écrie Mademoiselle Suzanne, intervenant mal à propos. Il est bien clair que ça l'assomme; mais puisqu'elle n'a pas le choix! »

Cette délicate merveille blonde m'a paru soudain fort grossière. J'ai su gré à Mademoiselle Marie de répliquer avec calme :

« Il n'est pas ennuyeux du tout, au contraire, de communiquer ce qu'on sait. Rien ne me plaît comme de donner d'une manière ou d'une autre, et je puis donner si peu! »

Jamais elle n'avait encore autant parlé. Il a fallu pour cela que sa fierté fût blessée. Je suis charmé qu'elle sache se défendre; les souffredouleur humbles et passifs ne me disent rien.

28 : Je comprends très bien ce qui m'a été raconté, que les Circassiennes susceptibles de rougir soient payées plus cher pour le sérail du Sultan que les femmes qui ne changent pas de couleur. On a beau dire que ce signe de modestie n'est qu'un symptôme de notre circulation capillaire qui n'a rien à faire avec l'âme, je ne connais pas de parure plus belle pour un jeune visage, et je constate que les femmes qui ne sont jamais troublées par rien, ne nous troublent guère.

29 : « Elle est fort drôle, mais que fait-on de cela à la maison? » Ce mot très sensé d'un Anglais à propos des folies de la charmante Aimée de Coigny, me revient souvent à l'esprit devant Mademoiselle Suzette. Que ferai-je de cela dans ma maison de Saint-Oran? J'ai saisi plusieurs fois l'occasion de lui peindre ce que c'est qu'une ville noire et l'existence d'un ingénieur des mines. Elle prend un petit air apitoyé, mais ce qu'elle pense au fond, je n'en sais rien.

30 : Ces dames sont-elles aussi bienveillantes que je l'avais cru d'abord pour leur protégée? L'autre soir, à dîner, on a servi une espèce de crème aux fruits parfaitement délicieuse : « Enfin, s'est écrié M. du Rosay, nous avons donc trouvé une cuisinière qui sache faire mon entremets de prédilection! »

— Pas du tout, a répondu Mademoiselle Suzanne, c'est Marie qui a passé l'après-midi à préparer cette gourmandise. »

J'ai complimenté pour la seconde fois Mademoiselle Marie. Artiste et ménagère à la fois, quelle combinaison heureuse!

« Oh bien, s'est écriée sa cousine, j'aimerais mieux, moi, plutôt que de toucher à une casserole, vivre de petits gâteaux chez le pâtissier. »

— Les circonstances sont toutes différentes pour toi, chère enfant,

dit Madame du Rosay d'un ton qui n'avait rien d'aimable. Dans la condition de Marie, il peut être utile de savoir mettre la main à la pâte de toute manière. »

J'ai regardé Mademoiselle Marie avec une sympathie très vive, mais elle regardait elle-même le fond de son assiette.

31 : Pourquoi les charmes de Villeneuve sont-elles aussi épaisses et pourquoi les jeunes filles choisissent-elles, pour échanger des confidences, l'endroit où justement un monsieur, accablé par la chaleur de l'été, s'est endormi en lisant son journal.

Je sommeillais sur l'herbe, près de la salle de verdure taillée au XVIII^e siècle, dont la baronne a religieusement entretenu l'architecture précieuse et savante, quand deux voix ont frappé mon oreille, l'une très claire au timbre d'argent, l'autre, beaucoup plus haute, d'une acidité de fruit vert. Ce fut même ce verbe un peu perçant qui interrompit le rêve où je me voyais en habit noir conduisant à l'autel Mademoiselle du Rosay tout de blanc voilée. De l'autre côté de la muraille feuillue, furent prononcés ces mots : « Tu as raison, il est très bien et je serais sotte de laisser échapper une chance sérieuse de bonheur, comme dit papa. »

Etats-je éveillé? L'idée que mon rêve continuait en se transformant, peut me servir d'excuse pour avoir écouté la suite.

« Je le crois bon, très bon, reprenait l'autre voix. »

— Oui, facile à mener, je suppose, c'est du moins l'avis de maman.

— Oh! quant à cela, je n'en suis pas si sûre... Il doit bien vouloir ce qu'il veut... heureusement pour lui et pour toi, chérie...

— Tu me souhaites d'avoir un maître?... Bien obligée. Du reste, je suis tranquille. Une femme n'a jamais de maître quand elle s'entend à plaire, et j'ai la prétention de m'y entendre. Il est fou, absolument fou de ma petite personne, ce pauvre garçon!

— Et tu comptes abuser de sa folie?

— Dame! c'est indiqué. Je compte en abuser : 1^o pour le décider à couper en deux son nom, qui évidemment s'est écrit de Charme avant la Révolution. On lui prouvera cela entre deux tours de valse. T'es-tu aperçue de son émotion quand il valse avec moi? Il en est à perdre toute idée de la mesure et à se rendre presque ridicule. Mais on ne se moque jamais d'un ridicule dont on est cause, et le sien me touche plutôt.

— Voyons, Suzette! Sera-t-il bien sage de lui donner à penser que tu es vaniteuse, que tu tiens à ce petit de?... »

— Qui remplacera le *du* de mon nom de fille... Je prétends ne pas déroger.

— Mais ton père ne se pique pas de noblesse.

— Il s'agit bien de noblesse! *Du, de*, c'est élégant, et quand il ne faut que deux malheureuses lettres pour se créer une élégance, on serait trop bête d'y renoncer. D'ailleurs, ces choses-là se font tous les jours. Ce qui sera peut-être plus difficile, ce qui prendra en tout cas beaucoup plus de temps, ce sera la transplantation à Paris.

— Enfant que tu es, tu ne vas pas gâter sa carrière pour commencer?

— Gâter sa carrière? Bah! Il y a des ingénieurs que leurs travaux fixent à Paris.

— Sans doute... mais M. Decharme a dit l'autre jour, devant toi, qu'il était attaché à Saint-Oran; il a donné la meilleure de toutes les raisons pour cela : le bien qu'il réussit à y faire. C'était si intéressant ce qu'il racontait de cette population d'ouvriers autrefois presque intraitable, des moyens qu'il a employés pour en venir à bout! J'ai bien vu alors qu'il était bon, d'une bonté ferme et active. L'ascendant qu'il exerce doit être fondé là-dessus. Et quand il a parlé du secours qu'une femme, une vraie femme charitable et généreuse, apporterait à son œuvre, je me suis dit que tu étais privilégiée de pouvoir exercer avec lui cette espèce d'empire, le plus beau de tous, l'empire qui consiste à donner le meilleur de soi-même, en échange d'une soumission qui n'est que la soumission au devoir. Tu as entendu, Suzette, il n'y



JE SOMMEILLAIS SUR L'HERBE, PRÈS DE LA SALLE DE VERDURE (page 67).

a jamais de grèves à Saint-Oran, depuis qu'il est là. Quand on a réussi une bonne fois à empêcher le mal, on ne peut plus désertir son poste. Chacun de nous a charge d'âmes.

— Peut-être, mais moi je n'ai aucun devoir envers messieurs les mineurs de Saint-Oran. Je ne me soucie pas d'aller vivre dans un trou à charbon. Je n'ai pas été élevée pour cela. Tout ce que je peux faire, c'est d'accepter quelques mois d'exil : maman me recommande de ne rien brusquer, et je suis raisonnable. D'ailleurs, on prétend que les nouvelles mariées se trouvent bien partout pendant leur lune de miel. Nous verrons ça !

— Ne penses-tu pas, Suzon, qu'il faut qu'elle dure toujours la lune de miel, la bonne entente, l'attachement réciproque...

— Cela va de soi ! Pourtant tu sens bien, chère prêchante, qu'on a beau faire, on ne change pas le cours des astres à son bénéfice. Toutes celles de mes amies qui sont mariées, toutes sans exception, me disent qu'il faut profiter des commencements du mariage pour obtenir ce qu'on souhaite. Et moi, je désire ne pas m'éloigner de Paris, je le désire passionnément. Ainsi, j'attache une grande importance à un joli nom, eh bien, j'aimerais mieux renoncer à la première condition qu'à la seconde.

— Il n'y en a pas encore une troisième ? demanda la douce voix, devenue railleuse.

— Ma foi, non, tout le reste me convient. Il n'est pas mal de sa personne, il est très bien élevé, intelligent, orphelin de père et de mère...

— Et comme il regrette sa mère ! Comme il devait l'aimer ! J'ai pris haute opinion de lui dès qu'il a parlé d'elle.

— Oui, oui, on dit que les bons fils font de bons maris. Mais, pour mon propre compte, je ne suis pas fâchée que la brave dame soit morte. Une belle-mère !... ma bête noire ! Tiens, qu'est-ce qui remue donc là, derrière la haie. Un lapin ?... »

Je me demandai si elles allaient entrer dans la salle de verdure, me surprendre en flagrant délit d'écouter aux portes. Je préparai mes moyens de défense. Je résolus de dire : « A la guerre, tout est permis, même le rôle d'espion ! Et le mariage est une espèce de guerre, à ce que je viens d'apprendre. Embûche contre embûche ! » Mais l'attaque n'eut pas lieu. Ces demoiselles se bornèrent à un petit frisson de peur : « Dieu ! si quelqu'un nous entendait ! » Et, se levant presque aussitôt, elles continuèrent leur promenade. Lorsque je les revis, rien ne révélait les complots tramés contre moi.

Quels risques court un pauvre diable avec ces petits anges, les filles à marier ! J'en frémissais encore...

III

La baronne d'Usson ne fut nullement dupe du prétendu « Journal » de M. Decharme. Elle comprit qu'il avait imaginé ce moyen pour la mettre, sans commentaires, au courant de la situation. Que fallait-il conclure ?... Sans doute qu'il ne reviendrait jamais chercher les impertinents petits cahiers. Cependant elle ne se résigna pas si vite à perdre la partie engagée, quoique cette partie lui parût bien compromise. Taillant pour cela sa plus fine plume, elle écrivit au jeune homme qu'il avait certainement trop d'esprit pour prendre au sérieux des propos en l'air, le babillage de deux petites folles entendu à travers le sommeil. N'avait-il pas plutôt cru l'entendre ?... Elle était persuadée, pour sa part, qu'il en avait rêvé au moins la moitié.

M. Decharme répondit brièvement qu'il avait la faiblesse de croire aux songes.

Un second billet de Madame d'Usson, moins gracieux que le premier, insinuait qu'on trouve volontiers des torts à autrui quand on en a soi-même : le caprice n'est pas le privilège exclusif des femmes. Pourquoi ne point en convenir ? Auprès de friandises plus délicates, le pot-au-feu l'avait tenté.

Des goûts et des couleurs on ne peut discuter.

M. Decharme répondit cette fois qu'il estimait assez le pot au

feu, en effet, n'étant qu'un homme de province ; les soufflés, les colifichets ne pouvaient suffire à son appétit ; d'ailleurs, en ce temps de cuisine épicée, travaillée, peu substantielle au fond, et empoisonnée par de fallacieux emprunts faits aux cuisines exotiques, le bon pot au feu de France devenait une rareté, quelque chose de très distingué, par conséquent.

Rejetant le voile de l'apologue, la baronne riposta : « On sait comprendre à demi-mot et même, au besoin, lire entre les lignes : si vous vous êtes si vite dégoûté de la blonde, c'est peut-être la faute de la brune. A mesure que vous faisiez le procès à ma filleule, ne découvriez-vous pas tous les talents et toutes les vertus chez cette petite sournoise qui n'est pas digne de dénouer les rubans de ses souliers ? »

« Je vous remercie, chère madame, de m'aider à voir clair en moi-même, » écrivit M. Decharme courrier par courrier.

Il prit encore, néanmoins, le temps de la réflexion. Trois ou quatre mois s'écoulèrent avant que M. du Rosay, de retour à Paris, vit un matin entrer dans son cabinet le candidat au mariage qui s'était éclipsé, l'été précédent, d'une façon si choquante.

« Peut-être vient-il à résipiscence ! » se dit-il. Et cet espoir tempéra un peu la froideur de son accueil.

« Pardonnez-moi de vous importuner, monsieur, commença M. Decharme, mais vous tenez entre vos mains, vous, Madame du Rosay et Mademoiselle Suzanne, votre aimable fille, le bonheur de ma vie. »

« Je ne me trompais pas, » pensa M. du Rosay. — D'un geste digne il indiqua un siège au visiteur.

« Vous êtes, je crois, monsieur, le tuteur de Mademoiselle Marie d'Orsel, en même temps que son plus proche parent ? »

M. du Rosay, déconcerté, fit un signe de tête affirmatif.

« Eh bien, j'ai l'honneur de vous demander sa main. »

— Hum ! vous n'ignorez pas que ma pupille n'a aucune fortune ?

— Elle possède, monsieur, tout ce qui me paraît nécessaire en ménage.

— Encore faut-il savoir si elle agrée votre recherche.

— J'ai tâché, je vous l'avoue, de m'en assurer moi-même et j'ai lieu de croire qu'elle consentira sans peine à devenir ma femme, pourvu que Madame du Rosay et Mademoiselle Suzanne, en qui elle a confiance absolue, le lui conseillent. Voilà pourquoi je vous disais que mon bonheur était entre les mains de ces dames aussi bien que dans les vôtres. »

S'il n'eût dépendu que de Madame du Rosay, ce « mariage inouï » ne se serait jamais fait, mais Suzette était incapable d'envie ni de rancune. Elle s'écria tout naïvement :

« Vous concevez bien, maman, qu'un homme à qui peut plaire cette excellente Marie, n'est pas mon fait. J'aurais été avec lui très malheureuse. »

Et elle dit à sa cousine :

« Prends-le sans scrupule comme je te le cède sans regret. Nous en retrouverons bien d'autres ! Ma marraine en a déjà deux sur la planche. »

Cependant, il y a déjà plusieurs années que M. et Madame Decharme sont parfaitement et tranquillement heureux, tandis que pour la jolie Suzanne continuent les entrevues et les présentations agrémentées de flirt. On commence à dire, en calculant qu'elle va dans le monde depuis des siècles, que Mademoiselle du Rosay, si charmante qu'elle soit encore, est tout près de monter en graine.

TH. BENTZON.

(Illustration de Marold.)



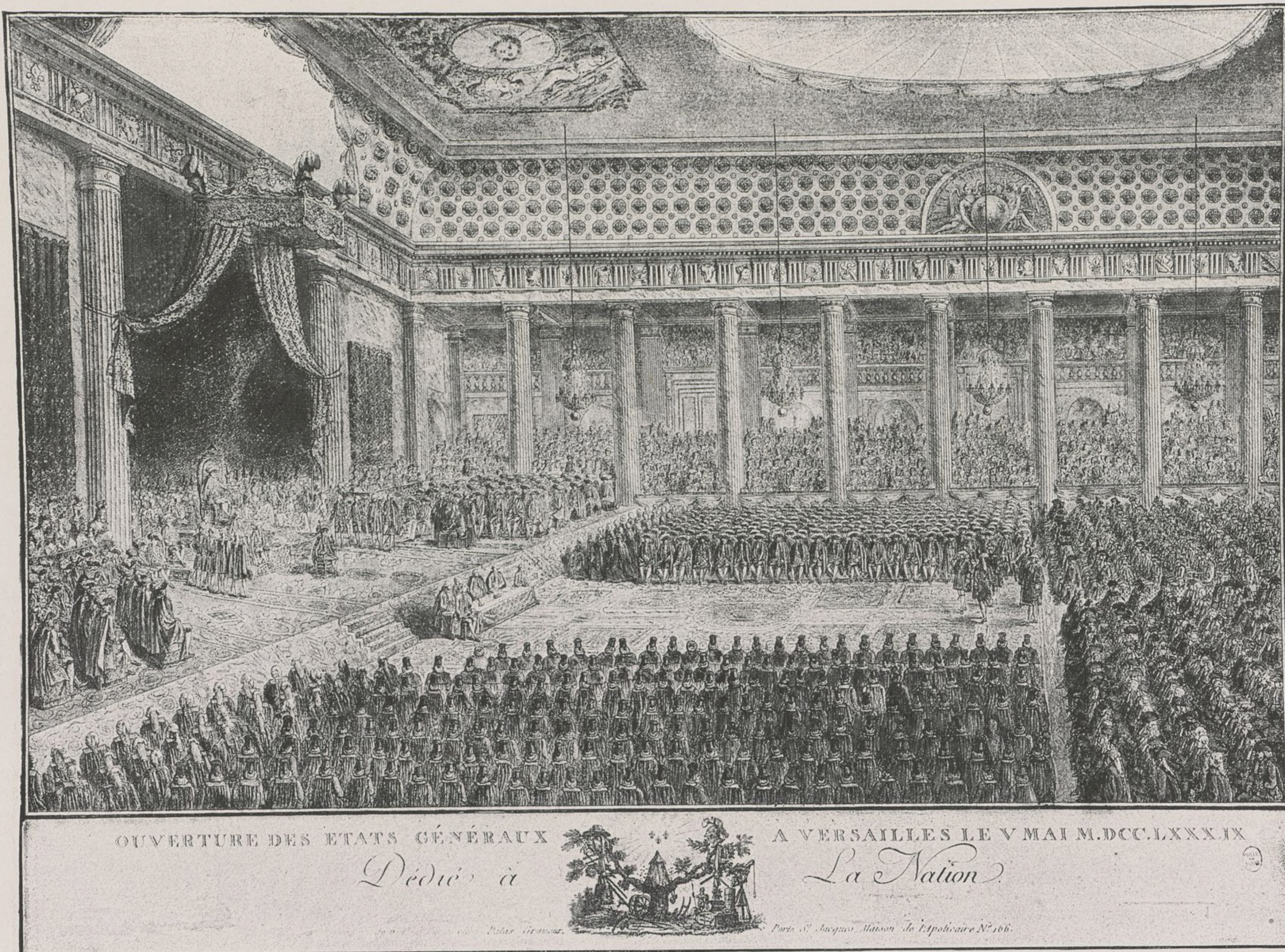
GEORGES HÉLIE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Bousod, Valadon & Co.

CHASSE AUX LIBELLULES



L'Ouverture des Etats-Généraux de 1789

Récit d'un Témoin, recueilli par

ANTONIN PROUST

Il y a dix ans, un habitant de la commune des Epesses dans la Vendée m'apporta des notes manuscrites qui lui venaient de l'un des siens et qui, selon toute probabilité, sont des notes laissées par Dillon, curé du Vieux-Pouzanges, député du clergé du Poitou à l'assemblée de 1789. Je dis, selon toute probabilité, parce qu'elles ne portent pas de signature. J'ai rencontré dans mes recherches sur l'histoire de la Révolution, peu de récits plus intéressants et je publie ces notes sans y rien changer.

Versailles, le 28 avril 1789.

Nous sommes arrivés ici hier avec Jallet curé de la paroisse de Cherigné. Nous étions passés par Poitiers où nous avons demeuré pour présenter nos respects à l'évêque. Nous étions allés le visiter une après-dinée avec l'espoir de le trouver seul et de n'être point interrompus dans notre visite. Monseigneur Beaupoil de Saint-Hilaire n'était point réputé pour un esprit large, ni pour un cœur sensible au mouvement qui nous paraissait devoir, à Jallet et à moi, assurer la félicité publique. Il avait cependant le renom de faire de grandes charités. La noblesse le prisait beaucoup.

Quand nous vinmes chez lui, nous eûmes grand-peine à être reçus, plus de peine encore à lui parler, et quand nous fûmes introduits auprès de lui nous ne fûmes point du tout entendus. Il ne se fit point faute de nous embrasser et de nous demander ce que l'on pensait de lui dans nos paroisses. Ainsi que vous le pouvez comprendre nous fûmes un peu penauds, ne comptant point parler de telles menues choses, mais de ce que les députés du clergé comptaient faire aux Etats-Généraux convoqués à Versailles.

Notre voyage de Poitiers à Versailles par Saumur et Chartres fut long. Il nous prit tout près de six journées, les routes étant en mauvais état surtout aux environs de Saumur et le coche ayant souvent de longs retards par suite de la difficulté de se procurer des chevaux de rechange. A Saumur il y avait un grand rassemblement autour de la voiture pendant le temps où elle y demeura. La masse paraissait joyeuse à la pensée que sa condition allait changer et qu'il serait mis un terme aux abus dont elle souffrait. Un commis aux gabelles faillit même s'y faire un

mauvais parti en soutenant qu'il n'y avait rien à modifier et que le mieux était de se montrer obéissant aux ordres du pouvoir. Nous sûmes qu'il avait été placé là par la protection de M. de Loménie et qu'il faisait journellement dans ses propos le procès à M. Necker, ce dont ses supérieurs qui pensaient peut-être pour la plupart comme lui, ne s'inquiétaient pas. Sur la route nous rencontrâmes plusieurs carrosses avec des suites de grande magnificence qui cheminaient dans un sens contraire au nôtre. Le conducteur nous dit que c'étaient probablement des grands seigneurs qui s'éloignaient de Versailles ne voulant point assister à l'ouverture des Etats. Mais à Chartres on nous apprit qu'il n'en était rien, que l'ouverture des Etats étant retardée, plusieurs membres de la noblesse avaient pris le parti d'aller attendre dans leurs terres le jour de cette ouverture.

A notre arrivée à Versailles l'on nous dit que nous devions nous rendre chez les officiers municipaux pour trouver l'indication d'un logement. Les officiers avaient fait dresser le tableau indicatif des divers logements avec les prix indiqués par les bourgeois qui les voulaient louer. On ne peut s'imaginer le désordre qui régnait dans cette agence de renseignements. Les sommes que demandaient les habitants de Versailles étaient exorbitantes et pour la plupart ils exigeaient que l'on prit sa nourriture chez eux. Les officiers municipaux avaient négligé de se fixer sur la valeur réelle des denrées de telle sorte que l'on était livré à la rapacité de ceux qui auraient dû tenir à honneur de faire bon accueil aux députés. L'avidité des hôteliers qui affirmaient que la présence de la Cour avait doublé le prix des aliments, nous parut encore plus révoltante. Nous primes le parti, Jallet et moi, de nous aller loger chez de pauvres gens près de la place du Marché à proximité de l'église de Saint-Louis et qui nous traitèrent de leur mieux sans nous écorcher. C'est à la rencontre dans le bureau des officiers municipaux d'un brave homme qui prit en pitié notre embarras, que nous dûmes d'obtenir cette indication. Versailles était au reste noir de députés qui couraient comme nous pour trouver à se loger et qui s'adressaient vainement aux passants, lesquels dédaignaient de les instruire. Il serait impossible de rêver une déconvenue semblable à celle qu'éprouvèrent les mille ou onze cents malheureux que les provinces avaient envoyés à Versailles et qui erraient affolés cherchant vainement un gîte.

Nous apprîmes au cours de ces pègrinations que si l'ouverture des Etats-Généraux avait été primitivement fixée au 27 avril, elle était renvoyée au 4 mai, parce que Paris n'avait point procédé à ses élections. Paris avait été divisé en soixante arrondissements ou quartiers pour nommer ses électeurs, mais il avait protesté contre la présence dans ces premières assemblées des quarteniers qui remplissaient l'office de magistrats municipaux et qui pouvaient influencer les électeurs.

Le Prévôt des marchands, M. Pelletier de Mortefontaine,

avait à ce sujet donné sa démission et avait été remplacé par M. de Flesselles, ancien intendant de Lyon. Il avait donc fallu ajourner les opérations électorales.

Nous fîmes hier la rencontre d'un des députés du Tiers envoyé par la province de l'Angoumois. L'ayant trouvé dans le parc, il nous entretint avec une grande animation non point de ce dont tout le monde s'entretient, de la tenue des Etats et des résolutions qui en pouvaient naître, mais bien de la mauvaise grâce avec laquelle la Cour nous recevait à Versailles. Il était



VUE DE LA PROCESSION DES ETATS GÉNÉRAUX, A VERSAILLES LE 4 MAI 1789.

très mécontent que l'on n'eût point songé à nous offrir des divertissements et des spectacles. Nous en étions là lorsqu'un prévôt d'armes précédé de trompettes et suivi de hérauts annonça à la foule qui s'était groupée autour de lui que le jour de la procession des Etats-Généraux aurait lieu le 4 mai, que les députés étaient invités à se faire inscrire chez M. le marquis de Brézé, grand maître des cérémonies.

Versailles, le 1^{er} mai 1789.

Quand nous vinmes nous faire inscrire chez M. de Brézé, il nous fut dit que les députés seraient présentés au Roi et qu'ils seraient tenus pour cette présentation d'avoir le costume suivant assigné aux différents ordres :

Clergé. MM. les cardinaux en chape rouge, MM. les archevêques et évêques en rochet, camail, soutane violette et bonnet carré. MM. les doyens, chanoines, curés et autres députés du second ordre du clergé en soutane, manteau long et bonnet carré.

Noblesse. Tous les membres de la noblesse porteront l'habit à manteau d'étoffe noire de la saison ; un parement d'étoffe d'or sur le manteau, une veste analogue au parement ; culotte noire, bas blancs, cravate de dentelle, chapeau à plumes blanches, retroussé à la Henri IV comme celui des chevaliers de l'ordre, il n'est pas nécessaire que les boutons de l'habit soient d'or.

Tiers-Etat. MM. du Tiers-Etat porteront habit, veste et culotte de drap noir, bas noirs, avec un manteau court de soie ou de voile, tel que les personnes de robe sont dans l'usage de le porter à la Cour ; une cravate de mousseline, un chapeau retroussé de trois côtés, sans ganses ni boutons, tels que les ecclésiastiques le portent lorsqu'ils sont en habits courts.

Deuil du clergé. Si quelqu'un de Messieurs les archevêques et évêques députés se trouvent en deuil, ils porteront la soutane et le camail noirs. Les autres membres du clergé en deuil porteront le rabat blanc et la ceinture de crêpe.

Deuil de la noblesse. MM. les députés de la noblesse porteront l'habit de drap noir avec le manteau à revers de drap, bas noirs, cravate de mousseline, boucles et épée d'argent, chapeau à plumes blanches retroussé à la Henri IV. S'ils sont en deuil de laine, ils porteront également habit, veste, culotte et manteau de drap noir, boucles et épée noires, cravate de batiste, chapeau à la Henri IV, sans plumes.

Deuil du Tiers-Etat. L'habit de Messieurs les députés du Tiers-Etat sera le même à l'exception que le manteau ne pourra être de soie, mais de voile et qu'ils porteront les manchettes effilées avec les boucles blanches s'ils sont en deuil ordinaire et

les boucles noires, manchettes et cravate de batiste s'ils sont en deuil de laine.

Ces prescriptions, dont chacun de nous fut admis à prendre note, soulevèrent dans tous les ordres un vif mécontentement et beaucoup décidèrent de ne s'y point conformer, n'ayant pas d'ailleurs le temps nécessaire pour se faire tailler les vêtements prescrits. Les rues de Versailles offraient en effet l'aspect d'une foule très bigarrée. Les députés étaient venus avec les vêtements en usage dans chacune des provinces qui les avaient envoyés. La coupe des habits était très différente et la forme des chapeaux plus différente encore. Même dans le bas clergé, les curés n'étaient point vêtus de la même façon.

La surprise fut encore plus grande quand, le 1^{er} mai au matin, un prévôt parcourant les rues, précédé de trompettes, annonça de la part du grand maître des cérémonies que les députés seraient présentés le lendemain au Roi, le clergé à onze heures du matin, la noblesse à quatre heures après midi et le troisième ordre à six heures. Il parut extraordinaire que l'on présentât avant la vérification des pouvoirs des personnes dont le caractère n'était pas reconnu. Il sembla non moins extraordinaire que les députations ne fussent pas présentées par province sans distinction d'ordre, mais par ordre sans distinction de province.

Le 2 la réception eut lieu sans encombre jusqu'au soir. Mais quand vint le tour du Tiers qui était massé dans le salon d'Hercule au nombre de six cents députés environ, il se produisit une confusion déplorable. Les maîtres des cérémonies avaient brouillé les feuilles de tous les bailliages et en avaient omis plusieurs, si bien qu'après des appels et des contre-appels qui prirent trois heures de temps et amenèrent des bousculades inévitables, on fit défiler le Tiers à travers toutes les salles du Château jusqu'à la chambre du souverain qui, ne recevant aucune indication, regarda passer d'un œil indifférent ou même ne prit pas la peine de regarder cette masse d'hommes que l'on poussait devant lui comme un troupeau de moutons.

Les deux premiers ordres avaient été reçus dans le cabinet du Roi. Le troisième défila dans la chambre à coucher où le Roi produisit la plus mauvaise impression sur cette foule à laquelle le plus souvent il tournait le dos. La colère des députés du Tiers est à son comble.

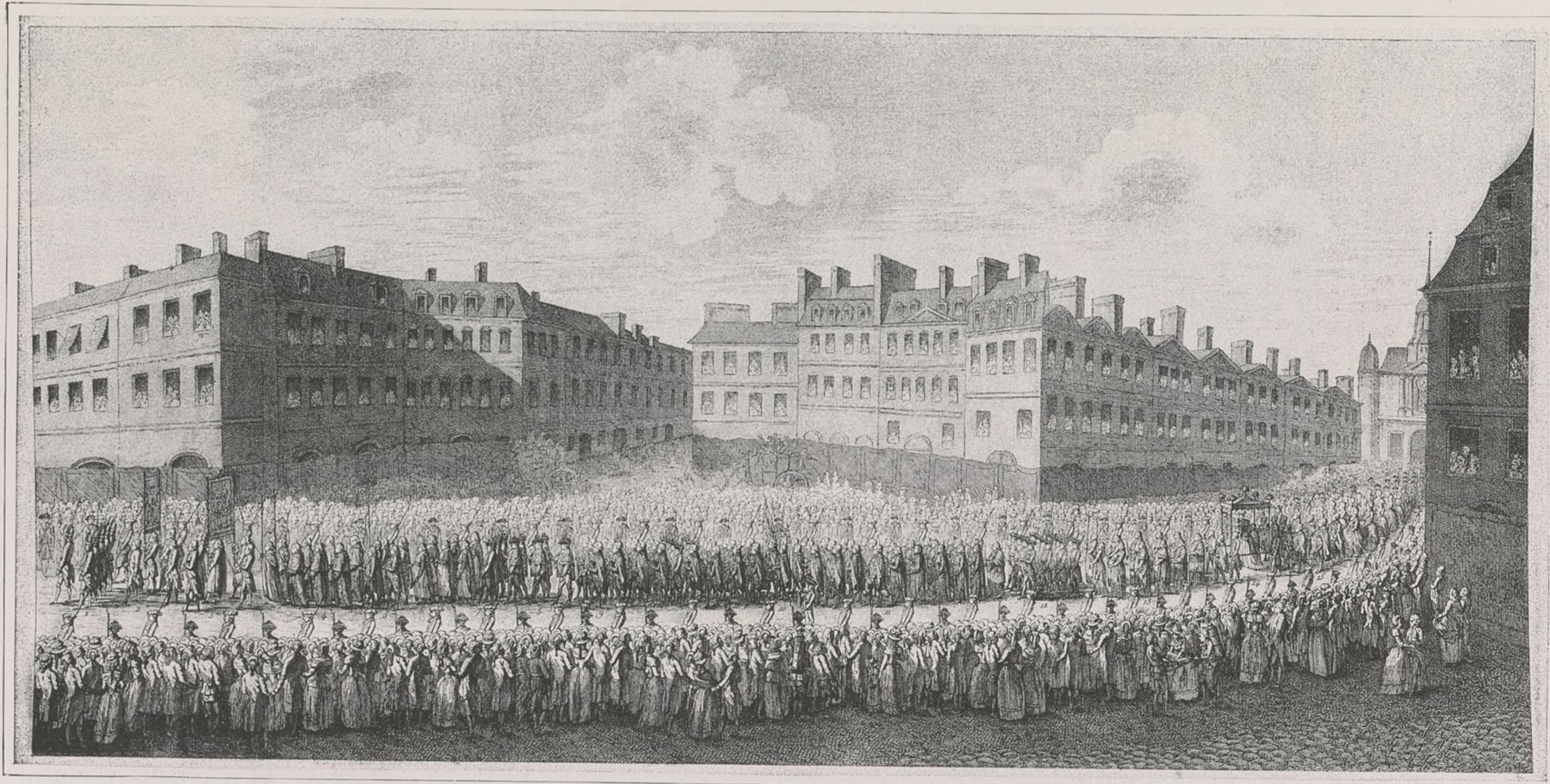
Versailles, le 5 mai 1789.

Dès hier soir il est arrivé de Paris un nombre incalculable de voitures amenant des curieux qui désirent assister à la proces-

sion du Tiers. Les logements faisant défaut, tout ce monde coucha dans les voitures ou sur les bancs des rues. On louait une place aux fenêtres donnant sur le passage de la procession jusqu'à quatre et cinq louis, une chaise un louis, presque autant une place sur une échelle. Les arbres étaient garnis de gens qui s'étaient installés dans les branches et auxquels des marchands ambulants vendaient la nourriture. Dans l'avenue du

Roi une branche s'est cassée entraînant dans sa chute deux malheureux que l'on recueillit et dont l'un était assez gravement blessé, un morceau de la branche lui ayant pénétré dans les côtes.

Hier dès le matin sept heures les députés se rendirent à l'église Notre-Dame d'où la procession devait se diriger sur l'église de Saint-Louis. Les rues étaient sur tout le parcours tapissées



à l'aide de tapisseries des Gobelins. Le sol avait été sablé. A onze heures le Roi, la Reine, la famille royale et la Cour firent leur entrée dans l'église Notre-Dame au bruit des tambours et des fanfares. L'accueil fut très chaud malgré les contrariétés des jours précédents. La procession traversa le chœur de l'église de Notre-Dame dès que le Roi et la Reine eurent pris place sur les trônes qui y avaient été disposés. Elle défila dans l'ordre suivant :

1° Les Récollets de Versailles;

2° La confrérie du Château;

3° Le clergé des deux églises;

4° Les députés du troisième ordre, les députés de Bourgogne précédant ceux de l'Ile-de-France, parce que leur province avait la première embrassé la religion chrétienne et qu'elle était le premier duché-pairie du Royaume. A la suite de ces deux députations, les députés des autres gouvernements ayant refusé de défilier par bailliages et se retranchant derrière le précédent de la présentation du Tiers déclarèrent que tous les Français devant se regarder comme des frères ils marcheraient par rang de quatre sans distinction d'origine;

5° L'ordre de la noblesse venait ensuite;

6° L'ordre du clergé venait derrière la noblesse. C'est là que l'on remarquait la plus grande variété des costumes. Les Prémontrés, les Chanoines de Sainte-Geneviève, les Bénédictins avaient refusé de revêtir le costume prescrit de même que dans l'ordre du Tiers les laboureurs bas-bretons avaient tenu à conserver leurs vêtements de bure. Dans les deux ordres privilégiés il se produisit pour le rang de telles contradictions que l'on perdit beaucoup de temps et que le tiers dut demeurer dans la rue en plein soleil, tête nue, avant que le Roi fût averti que tout était réglé et qu'il pouvait sortir. Les archevêques et évêques, précédés de la musique du Roi, sortirent alors marchant devant le Saint-Sacrement qui était porté par l'archevêque de Paris. Les cordons du dais sous lequel il marchait étaient tenus par Monsieur, par le comte d'Artois, par les ducs d'Angoulême et de Berry. Le dais était porté par des gentilshommes d'honneur.

Le Roi revêtu du costume de la noblesse marchait à une certaine distance suivi par les princes et par les pairs du Royaume. A sa gauche la Reine dont la robe était portée par la princesse de Chimay, sa dame d'honneur. Derrière elle, Madame, Madame Elisabeth, la duchesse d'Orléans et la princesse de Lamballe.

Le duc d'Orléans avait voulu prendre sa place dans la députation de Crépy-en-Valois, ce qui fut très remarqué.

La marche était fermée par les grands officiers de la Couronne, les dames de la Cour avec des paniers démesurés puis les cent suisses et les gardes du corps, cette dernière partie du cortège surchargée de dorures et se signalant par un déploiement d'étoffes vives et éclatantes.

Arrivé à la porte de l'église Saint-Louis, le cortège faillit se disloquer. Les maîtres des cérémonies n'avaient rien prévu. Ils ne réclamaient qu'une chose, l'usage des sièges pour la noblesse et le clergé. Le Tiers qui voulait s'asseoir tira sur les bas côtés de l'église des banquettes revêtues de drap vert qui se trouvaient dans le chœur et y prit place. Les maîtres des cérémonies leur firent sommation de laisser ces sièges, ce qu'ils ne firent pas, et alors la noblesse et le clergé se rangèrent dans le milieu sur les chaises que l'on put se procurer, ce qui fit rester le Roi au dehors plus d'une grande demi-heure sous les rayons d'un soleil ardent. La Reine s'était abritée sous un petit parasol. Quand tout

fut ordonné tant bien que mal, le Roi, la Reine et leur suite entrèrent. La musique du Roi commença une messe à grand orchestre. L'archevêque de Paris, assisté de l'archevêque de Bourges, de l'évêque d'Orange et de deux autres prélats, se mit en mesure de dire la messe. Puis M. de La Fare, évêque de Nancy monta en chaire et prononça un sermon. Rien de plus maladroit que cette harangue débitée avec emphase; dans la première partie, l'évêque de Nancy, soutenant que sur la religion seule reposent les fondements solides d'un empire, a fait un précis historique des premières assemblées nationales sous la première et la seconde races. Dans la seconde partie, désirant démontrer que la religion seule peut régénérer



LE CLERGÉ.

LA NOBLESSE.

LE TIERS-ÉTAT.

les mœurs, l'évêque de Nancy a tonné contre les excès du luxe. Mêlé à cela un éloge de saint Louis et cette étonnante déclaration que les ordres privilégiés pouvaient offrir de contribuer aux charges publiques, mais qu'ils n'étaient nullement tenus de les supporter et vous aurez l'idée de l'impression que ce langage produisit sur les six cents députés du Tiers. Les ordres privilégiés firent entendre des applaudissements qui ne trouvèrent pas d'écho dans les bas côtés de l'église et le Roi dut sortir de l'église de Saint-Louis avec cette conviction que tel n'était point le langage qu'il convenait de tenir devant un Roi qui a la prétention de représenter vingt-quatre millions de sujets fidèles et pauvres prêts à lui obéir mais décidés à ne pas sup-

porter plus longtemps les exactions de ceux qui les oppriment.

Versailles, le 6 mai 1789.

L'ouverture des Etats-Généraux s'est faite hier mardi. La salle des Menus avait été disposée pour recevoir l'assemblée. Dans les entre-colonnements les loges étaient garnies de tout ce

que Versailles et Paris comptent de femmes élégantes. Le clergé était à droite, la noblesse à gauche et le Tiers-Etat en face du trône. Auprès du trône, un fauteuil pour la Reine et des gradins pour les Princes du sang. Ce qui nous choqua fort c'est que les évêques avaient constitué une sorte de groupe épiscopal séparé du reste du clergé.

M. Necker arriva le premier. Il fut très acclamé. Enfin le Roi parut. Au milieu d'un profond silence il prononça son discours en appuyant d'une voix ferme sur chaque mot, afin que tout le monde l'entendit clairement de toutes les parties de la salle. M. Barentin, le Garde des sceaux, prit ensuite la parole pour présenter un exposé de la situation et des remèdes que cette situation semblait comporter. Après cet exposé accueilli assez froidement, M. Necker déclara que les Etats Généraux ne devaient point s'en tenir à des améliorations dans les finances, mais qu'ils devaient discuter tous les sujets qui avaient été agités dans les assemblées provinciales. Il eut grand succès et l'on se sépara sous une bonne impression.

Le 26 mai 1789.

L'impression bonne dont je vous parlais dans ma dernière lettre ne s'est pas longuement maintenue. Parmi nous ou du moins parmi un grand nombre d'entre nous, députés du bas clergé, comme parmi les membres du Tiers-Etat, il y avait deux questions qu'il paraissait important de trancher. La vérification des pouvoirs en commun. Le vote individuel et non point le vote par ordre. Nous fûmes, Jallet et moi, très courtois dès la première heure par les évêques et les membres de la noblesse pour ne pas prêter l'oreille à ces deux suggestions. Madame Ledoyen, qui tenait un salon politique, rue Saint-Louis, nous fit l'honneur de nous convier et là nous entendîmes les propos les plus extraordinaires sur les prétentions inadmissibles du Tiers-Etat. On ne pouvait, disait-on, discuter en commun sur les vérifications des pouvoirs et encore moins admettre le vote nominal.

Dans la matinée du jeudi 14 mai, nous rencontrâmes M. Lechapelier qui nous engagea fort aimablement à le venir voir. Nous répondîmes à son invitation et trouvâmes chez lui plusieurs de ses collègues du Tiers, entre autres M. de Mirabeau qui développa en un beau langage plein d'aperçus clairs cette thèse que le Tiers-Etat ne pouvait reconnaître comme députés que ceux dont les pouvoirs auraient été examinés en assemblée

générale, qu'il y fallait tenir et que si l'on se refusait à admettre cette manière de voir dans la noblesse et le clergé, il fallait passer outre et siéger sans s'inquiéter des ordres privilégiés. Ceux, ajoutait M. de Mirabeau, qui retarderont l'accomplissement de nos devoirs, en seront responsables devant la nation. Il fut fait plusieurs motions tendant à nommer des délégués qui procéderaient par voie de conciliation, mais M. de Mirabeau s'opposa à ce mode de procéder. Cependant le mardi 15, seize commissaires furent nommés et chargés d'aller conférer avec les autres ordres.

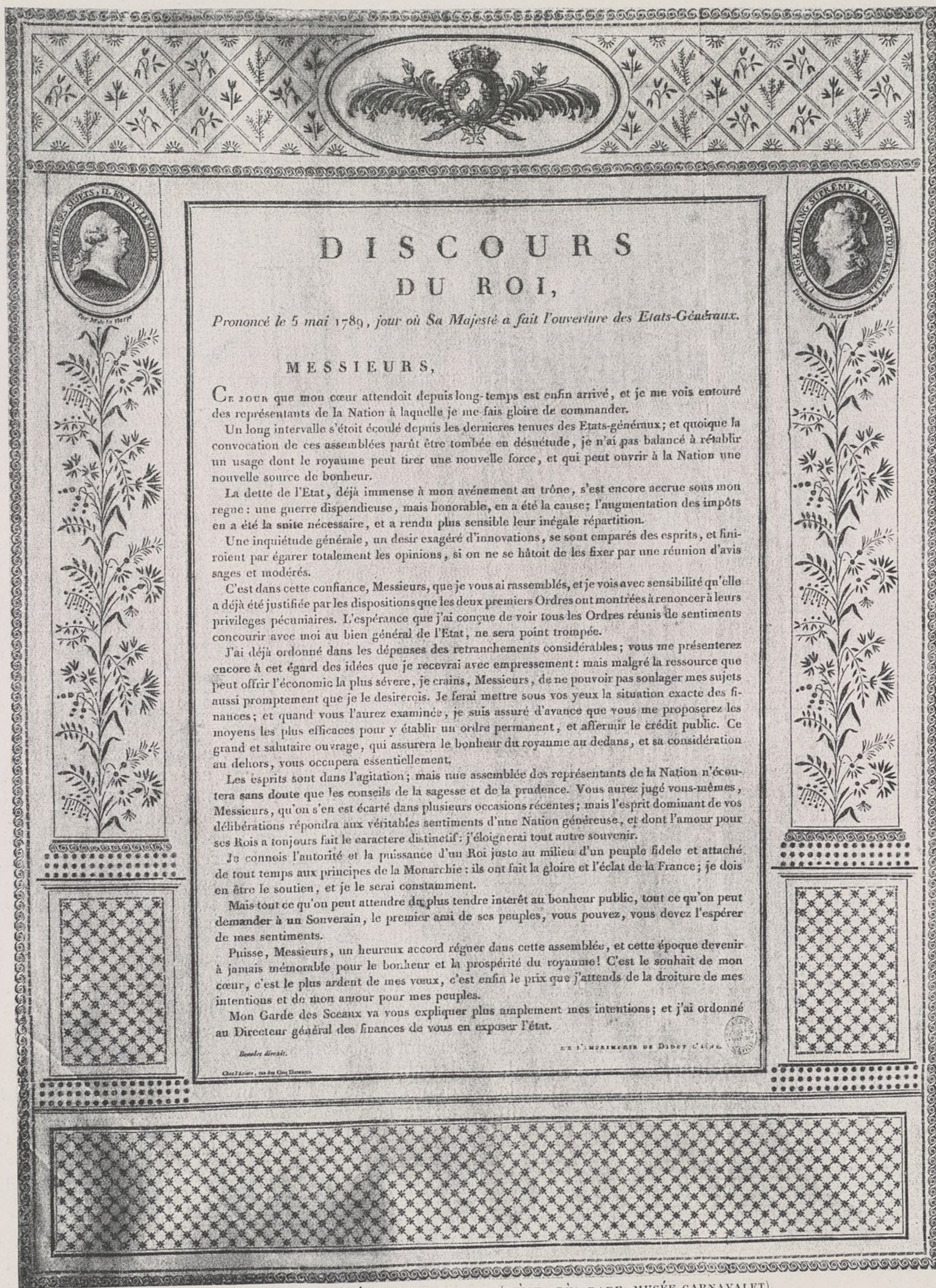
Le 26 juin 1789.

Nous avons depuis un mois longuement conféré tantôt chez M. Lechapelier, tantôt chez Madame Ledoyen. Le mouvement du côté du Tiers s'est chaque jour dessiné d'avantage. Dès le 15 juin nous avions dans les membres du clergé une longue liste d'adhérents et qui ne comprenait pas seulement des curés, mais des évêques. Nous avions d'abord inscrit sur notre liste les noms des députés du Poiré; Jallet, curé de Chérigné; Dillon, curé du Vieux-Pouzanget; Ballard, curé du Poiré; Le Cerves, curé de Saint-Triaize-de-Poitiers; de Surade, curé de Plaisance; Demarcay, curé de Neuil-de-Loudun; Joyeux, curé de Châtelleraut; puis sont venus Chatizel, curé

de Soulaines; Rangeard, curé d'Aidard; Rabin, curé de Cholet; Bertero, curé du Mans. Après l'Anjou, le Berry. Notre liste comprenait cent quarante-neuf noms et parmi ces noms, un homme des plus ardents, Grégoire, curé d'Embermenil de la Lorraine et l'archevêque de Bordeaux, un esprit des plus ouverts qui avait déterminé son grand vicaire Georges d'Héral à signer à côté de lui.

Le Roi est mal conseillé. Personnellement on le dit animé des meilleurs sentiments. Dans ses conversations il proteste énergiquement contre l'expression « classes privilégiées » que le Tiers emploie pour désigner les deux premiers ordres. Il dit qu'il ne doit y avoir aucune distinction entre les trois ordres, mais il n'admet point que l'on puisse vérifier les pouvoirs en commun ni décider que le vote sera nominal. Ce qui le chagrine surtout, c'est le manque de déférence du Tiers à son égard. Il aurait voulu que les députations des trois ordres le vinssent trouver dans la forme ordinaire, c'est-à-dire après avoir obtenu une audience par l'intermédiaire du Garde des sceaux. Ces démarches auraient représenté les sentiments d'un peuple qu'il aime et dont il voudrait faire son bonheur d'être aimé.

Par malheur les choses vont vite et l'on n'est plus à la conciliation. On ne parle même que de fixer les principes de la régénération nationale, remettant à plus tard l'examen et la constitution de la dette publique. Les créanciers de l'Etat étaient dès à présent sous la garde de l'honneur et de la loyauté du peuple Français. Nous jouons pour notre part un rôle assez singulier. Après avoir fait vérifier nos pouvoirs dans l'assemblée du Tiers,



DISCOURS DU ROI, IMPRIMÉ SUR SATIN BLANC. (PIÈCE TRÈS RARE, MUSÉE CARNAVALET).

nous allons dans l'assemblée du clergé pour y défendre les principes qui sont formulés par le troisième ordre. Dans cette assemblée du clergé la discussion a été des plus vives le 19 juin. Nous avons réuni 129 voix pour la jonction au Tiers-Etat, mais nous avons eu 137 votants contre nous. La noblesse se tient, elle, dans des sentiments de résistance. Elle a envoyé au Roi une adresse où elle dit que « l'esprit d'innovation menace les lois constitutionnelles ». Les plus ardents sont Clermont-Tonnerre, Montesquiou, La Rochefoucauld, d'Aiguillon, Lalliot, Dupont, La Rochois-Villery, de Beauharnais, de Broglie, Montmorency, Champagny, Lusignan, La Tour-Dupin.

Le matin du samedi 20, des gardes françaises furent placées aux portes des salles des trois ordres avec la consigne de ne laisser entrer personne.

Le président Bailly s'étant présenté avec plusieurs députés se vit refuser l'entrée. Il protesta déclarant l'assemblée tenante.

Au même moment des hérauts d'armes proclamaient dans Versailles qu'il y aurait une séance royale le lundi suivant, que jusque-là toute délibération serait suspendue. M. Bailly, suivi d'une soixantaine de députés, s'est alors rendu dans la salle du Jeu-de-Paume. Il a donné la lecture d'une lettre de M. de Brézé qui l'instruisait de la suspension des délibérations. M. Bailly lui a répondu qu'il était de son devoir de tenir l'assemblée qu'il avait indiquée la veille. M. de Brézé lui a écrit de nouveau qu'il se conformait aux ordres du Roi. M. Monnier proposa alors de s'obliger par serment à ne point se séparer jusqu'à ce que l'assemblée eût opéré la restauration de l'Etat. « Jurons, a-t-il dit, de nous soumettre à ce devoir sacré. » Dans l'instant toutes les mains se levèrent et toutes les bouches firent entendre un cri de « nous le jurons ». Un silence solennel succéda à cette exclamation. On sentait, paraît-il, l'inquiétude, la crainte en même temps que la confiance et l'espérance se faire jour. On se repassa enfin, après avoir signé, un procès-verbal de résistance qui affirmait la résolution de continuer les délibérations en quelque lieu que ces délibérations pourraient se poursuivre. Tous les présents signèrent le procès-verbal à l'exception de M. Martin d'Auch qui ajouta « opposant ». Il s'ensuivit une rumeur qui força M. Martin à se retirer sous les huées.

Le lundi eut lieu la séance royale annoncée. Rien de plus lugubre. Le Roi a dit en terminant son discours, après qu'il eût été donné lecture de ses intentions, « c'est moi qui fais tout le bonheur de mes peuples et il est rare que l'unique ambition d'un souverain soit d'obtenir de ses sujets qu'ils s'entendent pour accepter ses bienfaits. Je vous ordonne de vous séparer tout de suite et de vous rendre demain matin chacun dans les chambres affectées à votre ordre pour y reprendre vos séances. »

Alors les communes sont restées dans la salle gardant un profond silence. La douleur était peinte sur tous les visages. La noblesse et le haut clergé sont sortis à la réserve de quelques nobles et de cinquante curés qui n'ont pas voulu se séparer du Tiers.

M. Camus fit à ce moment la déclaration suivante : « Je demande que l'assemblée nationale persiste dans ses déclarations

du Jeu-de-Paume ». Les cinquante curés ont repris qu'il fut fait mention de leur présence, ce qui leur valut des applaudissements enthousiastes. On ajouta alors une motion de M. de Mirabeau tendant à déclarer la personne de chaque député sacrée et inviolable. Cette motion fut adoptée par 483 voix contre 34. M. Bailly a immédiatement après ce vote demandé que la séance fût continuée le lendemain.

C'est le 24 juin que la situation s'est dénouée. Le Garde des sceaux avait adressé une lettre au Président Bailly pour l'instruire que, en conséquence des ordres du Roi, le Tiers-Etat entrerait par la rue des Chantiers, tandis que le clergé et la noblesse entreraient par l'avenue de Paris et que pour assurer ces dispositions il avait été établi des barrières et placé des sentinelles aux abords des rues adjacentes. Au reçu de cette lettre, le Président constata que dans l'intérieur de la salle on avait enlevé une grande partie des bancs, que les placards des travées étaient scellés, que les ouvertures des escaliers avaient été fermées par des cloisons en plâtre, que d'ailleurs les portes de communication étaient fermées à clef, que la clef avait été remise au commandant de la garde et que des soldats campaient dans la salle.

M. Monnier proposa de faire au Roi une représentation constatant la violation de la liberté des délibérations.

M. Barnave dit qu'il fallait faire savoir au Garde des sceaux que si dans vingt-quatre heures tout n'était pas rétabli, l'assemblée rechercherait un local plus libre.

M. de Mirabeau dit qu'il fallait sans désespérer rechercher ce local.

On s'assembla donc dans l'église Saint-Louis. M. de Brézé se présenta pour mettre en demeure les députés de se disperser. Il fut vivement apostrophé et l'assemblée nationale se trouva ce jour-là constituée.

Quand le peuple apprit la nouvelle ce fut un cri unanime de vive le Tiers-Etat, vive la Nation, Victoire, la France est sauvée; la nouvelle vint dans tout Versailles. On se porta vers le château. La garde épouvantée prit les armes mais elle ne put arrêter le torrent qui se répandit dans le parc. Le Roi parut alors à son balcon. La Reine se montra dans un très grand négligé. Tout le monde était dans l'ivresse. On pleurait. La Reine fit à ce moment preuve de courage. Elle descendit tenant le Dauphin par la main et le présenta au peuple. Elle s'approcha instinctivement de nous qui, par notre costume ecclésiastique, lui inspirions confiance. Je criai alors « vive la Reine, vive Monseigneur le Dauphin ». La Reine versant des larmes me remercia, puis lorsqu'elle fut rentrée le peuple se mit à danser en jetant les chapeaux en l'air. Un mot d'ordre traversa cette foule : il fallait aller chez M. Necker. On s'y précipita en foule aux cris de vive le Roi, vive la Nation, vive le Tiers. Et cependant le Roi, cédant aux conseils funestes de son entourage, avait voulu tenter un instant avant un coup de force contre ceux qui l'acclamaient. Où tout cela nous conduira-t-il ?

Pour copie conforme au manuscrit,

ANTONIN PROUST.



LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1789 (Estampe allégorique).



Hugo Galant

PAR EDMOND COTTINET (1)

Un jour viendra, qui n'est peut-être pas éloigné, où quelque normalien, fatigué de faire la classe en province à de vagues élèves de troisième et tenté du pétard littéraire qui réussit à nombre de ses camarades, cèdera pour dix louis le manuscrit des *Amours de Victor Hugo* à un libraire richissime. Le libraire s'en fera trente mille francs et, plus tard, l'auteur, candidat à l'Académie et désireux de mettre son ouvrage au pilon, le rachètera difficilement du cessionnaire en lui abandonnant gratis la propriété de son meilleur roman.

C'est que les *Amours de Victor Hugo* n'auront été qu'une aimable supercherie, un *humbug* pour la traduction anglaise et l'exportation dans les Républiques Sud-Américaines, quelque chose d'analogue aux *Amours de Pie IX*, tels que des camelots impudents les crièrent jadis sur les boulevards. Pouvait-il en être autrement ? Faut-il apprendre aux étrangers que le Maître n'a sérieusement aimé que sa fiancée et la Gloire, celle-ci plus longtemps que celle-là ? Ses autres amantes, celles que dénoncent tant de prestigieux petits poèmes dont la date dans ses recueils demeure discrètement incomplète, ces belles personnes vite gagnées, vite remplacées et vite consolées, resteront sans doute éternellement anonymes, n'ayant pas plus d'avantage à se vanter qu'à se plaindre, et humiliées de se savoir confondues dans les *Mille et tre* dont nul Leporello ne nous livrera le catalogue.

Ainsi le colossal satyre de la légende des siècles, chantant son apothéose amoureuse dans l'Olympe, nous laisse ignorer les noms des dryades et des hamadryades, des napées et des bacchantes qu'il pillait sans merci dans les forêts du Pinde et de l'Ota.

A défaut de révélations scabreuses, des croquis à main-levée de l'attitude du Maître auprès des femmes pourront intéresser. En voici deux, pris sur le vif, à plus de quarante ans d'intervalle. On y verra Hugo galant à sa manière, sans plus, en des milieux

peu inquiétants. Cette contribution à la biographie d'un aussi gigantesque monsieur paraîtra modeste. Pour moi, je saurais gré à des contemporains de Dante ou de Shakespeare qui m'en auraient transmis autant sur l'un ou l'autre de ces génies.

Dans le volume des voyages de Victor Hugo, publié en 1891 et composé de lettres adressées à sa femme, « datées des villes et timbrées de la poste » dit l'avertissement de l'éditeur, on peut remarquer une lacune, du 15 au 17 septembre 1839, entre la dernière de Lucerne et la première de Berne. Celle-ci commence par ces mots : « Partout où j'arrive, ma chère Adèle, mon premier soin est de t'écrire. » Eh bien, il ne lui écrivit pas de Langenau où il séjourna le 16, et où j'eus la chance de le voir pour la première fois de ma vie.

Langenau est un bourg, à dix lieues de Lucerne, à six de Berne. Les voyageurs non Suisses ne s'y arrêtaient pas autrefois sans un motif impérieux, et l'on comprendra tout à l'heure celui qui retenait là l'époux de Madame Adèle. Pour nous, collégiens en vacances autour de notre mère, partis le matin de Lucerne pour aller coucher à Berne, la cause de l'arrêt était sans réplique : le timon de notre chaise de poste brisé à l'entrée du village. Pas moyen d'achever l'étape ; nous étions descendus à l'auberge, tandis qu'on mandait le charron, et nous apprimes bientôt que nous ne pouvions pas repartir avant le lendemain.

L'auberge était avenante. Tandis que notre mère y choisissait nos chambres, je me mis avec mes frères à feuilleter le livre où les voyageurs signaient leur nom. O éblouissement ! le dernier inscrit, inscrit de la veille, était celui du poète des *Djinns*, des *Fantômes*, de Sara la baigneuse, délices de nos cahiers de vers ! le nom de notre dieu, Victor Hugo !... J'en vois encore, gravée dans ma mémoire, la belle écriture fluide et couchée. Mais pourquoi diable avait-il signé vicomte V. Hugo ? Dans les lettres on



DEUX VOYAGEURS ASSIS ET CAUSANT A VOIX BASSE (page 75).

ne connaissait de vicomte que Châteaubriand. Nous savions Hugo génie, ses préfaces de démocrate ne le dénotaient pas gentilhomme et nous nous demandions avec quelque chagrin s'il ne s'était pas là permis une usurpation d'un goût médiocre. Notre ignorance le calomniait.

Vicomte ou simple génie, pourra-t-on l'apercevoir ? c'était l'af-

(1) Les deux récits sigais que l'on va lire sont une œuvre posthume. En les publiant, nous remplissons le devoir d'une amitié bien sincère envers notre excellent collaborateur Edmond Cottinet, enlevé en quelques jours en pleine activité intellectuelle et physique.

faire. Nous questionnons anxieusement la servante placide et nous apprenons avec une immense satisfaction qu'il est encore dans la salle à manger, son dîner pris, en compagnie de « sa dame » en train de se chauffer à la cheminée. Nous hésitons à entrer, timides, et le cœur nous battant à la pensée qu'un dieu est là, derrière la porte !

Notre mère descend et nous pénétrons avec elle dans le temple. Nous l'avons mise d'abord au courant du bonheur qui nous échoit et elle a commis l'imprudence d'en informer une anglaise, voyageuse solitaire, qui va dîner à côté de nous.

Nous nous plaçons à une petite table carrée, près de la fenêtre, l'Anglaise à la table voisine. Tout au fond, une cheminée à l'antique, où brûle un feu suffisant, abrite sous sa hotte deux voyageurs assis et causant à voix basse, Lui et « sa dame » une belle madame, qui n'est pas Madame Hugo, car celle-ci est blonde, d'un blond roux, tandis que Madame Hugo, infiniment plus belle, est très brune. Nous le savons bien, car au théâtre ou à la promenade on nous a parfois montré la femme du poète et nous l'avons contemplée avec une dévotion ineffaçable.

A notre entrée, le couple s'est tu. Lui nous regarde et, sans doute, reconnaissant des parisiens à nos uniformes, il montre un peu d'embarras. Je le dévore des yeux. Quoi ! c'est possible ! j'ai devant moi l'être surhumain qui a écrit Notre-Dame de Paris et Lucrèce Borgia ! Je le trouve beau. Et il ne l'était guère ; il l'est devenu seulement dans sa vieillesse. Je constate très sûrement l'indignité des caricatures courantes, qui lui prêtent un monstrueux front bombé, des cheveux pleureurs rejetés en arrière, de petits yeux noirs percés à la vrille. Les yeux sont plutôt bleus, les cheveux ont été raccourcis pour le voyage, le front n'a rien de cucurbitacé, l'ensemble est élégant.

Au bout d'un moment, l'Anglaise nous souffle : « J'ai envie de lui parler. — Vous êtes folle, repart ma mère. — Non ; il me répondra et j'aurai entendu sa voix. »

Et, tout de suite, se tournant « Monsieur, dit-elle au dieu, auriez-vous la bonté de mettre du bois dans le feu ? »

A mon grand étonnement, le plancher ne s'ouvre pas pour l'engloutir. Hugo, lentement, sans répliquer, prend une bûche dans un panier à portée de sa main et la jette dans l'âtre. La madame blonde se lève aussitôt, dit entre ses dents quelques mots à son compagnon, puis, avec une mine d'ennui assez superbe, elle passe près de nous et sort, laissant la porte ouverte. Je la vois monter l'escalier pour gagner sa chambre. Hugo reste là et se rôtit les jambes.

Un instant après, l'Anglaise recommence. « Il ne m'a pas répondu, nous dit-elle tout bas, et moi, je veux le faire parler. »

Ma mère hausse les épaules, honteuse de l'indiscrétion de cette femme. Elle, après avoir ruminé la nouvelle attaque dont elle espère un meilleur succès, se trouve stérile et ne sait que reprendre sa phrase idiote :

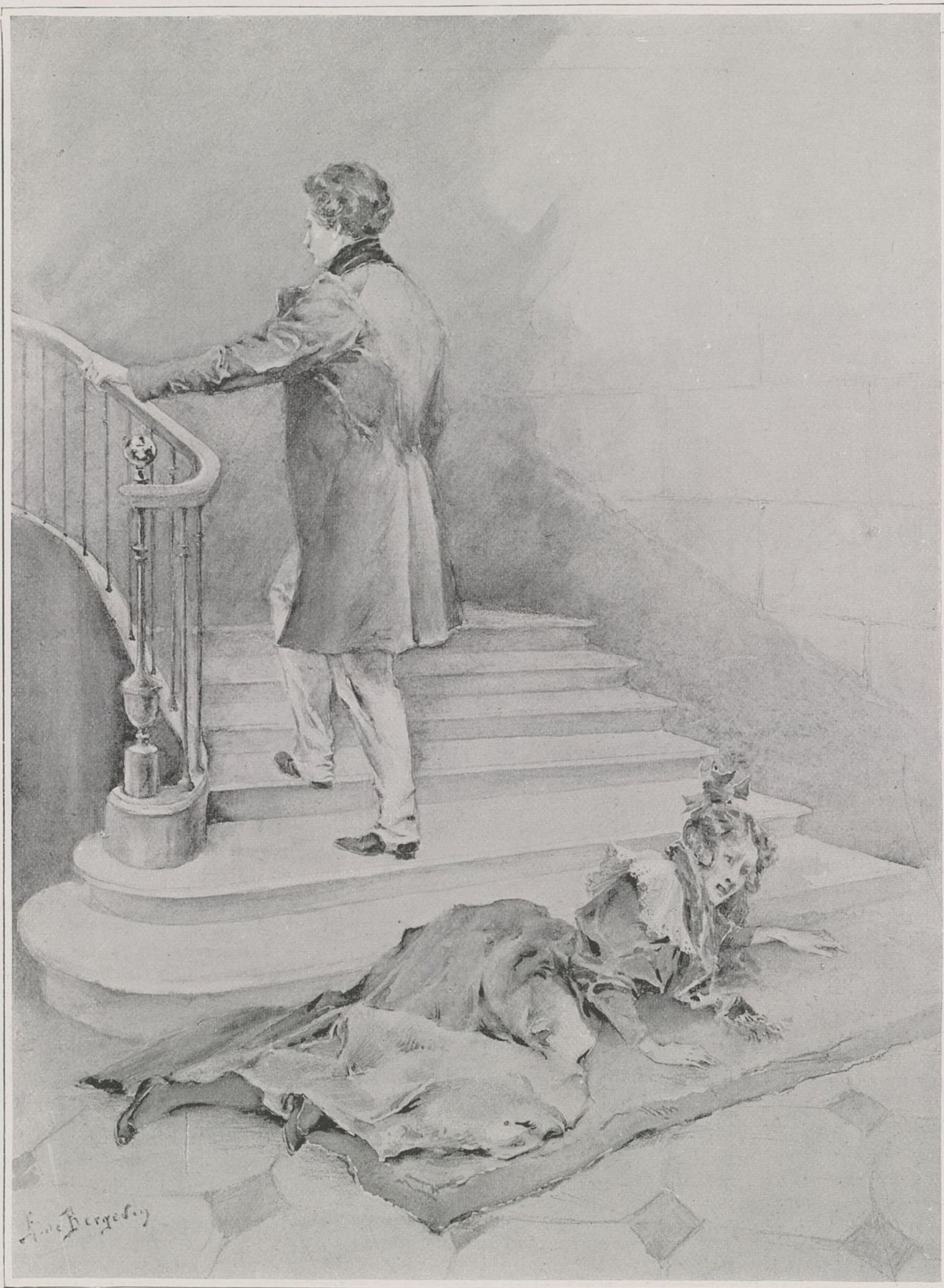
« Monsieur, auriez-vous l'obligeance de remettre encore... »

Hugo ne la laisse pas achever ; il se lève et s'en va. L'Anglaise désolée, mais tenace, se lève au même temps pour le suivre. Il gagne l'escalier, il va lui échapper, elle se précipite et, soit maladresse, soit rouerie, se jette tout de son long devant lui en travers de la première marche. Pouvait-il faire moins que de la ramasser ? — Point du tout. Il lève haut la jambe droite, franchit tranquillement l'obstacle sans l'effleurer, sans qu'un pli de son visage marque le moindre trouble, sans qu'une syllabe sorte de ses lèvres ; il monte, tourne sur le palier supérieur et disparaît.

Dirai-je le dépit de l'Anglaise ? ce serait temps perdu. D'ailleurs la fin de l'incident est sortie de ma mémoire en même temps qu'Olympio du tableau.

Nous retrouvons Hugo après bien des années, dans l'automne de 1882. Il n'a pas plus de quatre-vingts ans, une bagatelle, car il continue allègrement la pratique des libertés charmantes. Le premier tome des *Contemplations*, les *Chansons des rues et*

des bois abondent en épithalames de ces peu justes noces. J'ai déclaré que je n'en parlerais pas, et je résiste là-dessus à un vieil ami, à qui j'ai soumis ces lignes, et qui s'étonne de mes scrupules.



IL FRANCHIT TRANQUILLEMENT L'OBSTACLE... (page 75).

« Au moins, me dit-il, aie la charité de ne pas garder pour toi le mot du chancelier Pasquier à propos de certaine aventure... »

— Non, non, mon parti est pris.

— Les mémoires du chancelier sont fort à la mode, mais on y chercherait inutilement le mot auquel je fais allusion, et je regretterais qu'il fût perdu.

— Dites-le donc ! lui répondis-je enfin, puisque vous en avez tant envie, mais glissez sur l'aventure.

— Sois tranquille. Eh bien, si jeune que tu fusses lors de l'élévation du Maître à la pairie, tu as su avec tout Paris qu'un mari jaloux lui causa à l'époque un fort désagrément. Il le fit surprendre en rendez-vous par un commissaire qui le fourra au violon.

« Le préfet de Police, lorsqu'il accourut chez le chancelier, tout effaré, au premier avis qu'il eut de l'arrestation, se lamenta beaucoup sur la défaveur que l'esclandre allait infliger à la Chambre des Pairs. »

— Vous croyez cela, Monsieur le Préfet ? lui répondit M. Pasquier ; je suis d'un avis différent. L'aventure de M. Hugo ne rabaisse pas la Chambre, elle la relève. »

Tout cela était bien oublié en 1882 quand j'eus l'occasion de revoir le Maître et de l'étudier un moment en tout innocente galanterie. Voici en quelle circonstance.

Une femme de mes amies, excellente musicienne, avait écrit une mélodie sur les stances des *Rayons et des Ombres*.

Oh, quand je dors, viens auprès de ma couche,
Comme à Pétrarque apparaissait Laura.

Mélodie superbe, dont douze années n'ont pas épuisé le succès. Madame F. avait obtenu une audience du soir pour solliciter du Maître l'autorisation nécessaire à son éditeur. Mais elle était merveilleusement belle et elle le savait friand de la beauté. Ce n'était pas encore le moment où la Faculté devait lui ordonner la sagesse, et où il répondrait à Augier s'étonnant de la nécessité de cette intervention : « que voulez-vous, mon cher, la nature ne nous avertit pas ! »

Madame F. avait donc jugé prudent de ne pas aborder seule le parc lointain de l'avenue d'Eylau... et elle m'avait prié de l'accompagner.

Nous arrivons d'assez bonne heure pour attendre dans le jardin la fin du dîner. L'air est chaud, la nuit est noire, et par la fenêtre ouverte de la salle à manger, nous contemplons le fonctionnement régulier des mâchoires de Jupiter. Je ne l'avais pas revu depuis Langenau ! Maintenant des cheveux courts et drus se hérissent sur sa tête, comme les plumes sur celle d'un aigle fâché, la neige de sa barbe pleine accuse la rougeur du teint.

Dirai-je que je suis ému à l'excès quand un domestique vient nous engager à passer au salon ? Non. Je n'ai plus quinze ans et j'ai vu trop d'hommes pour perdre contenance devant le plus grand : Michelet au collège de France, Lamartine à l'Hôtel de Ville, Delacroix et Alfred de Musset ici et là ; j'ai touché la main de Proudhon et baisé celle de Rossini ; je ne pâlis pas quand Hugo me tend la sienne. Je le remercie pourtant avec émotion des joies surnaturelles que tout poète lui doit, et aussi, en riant, de m'avoir sauvé la vie après le Coup-d'Etat.

« Comment cela, monsieur ? »

— Mais oui, Maître, en écrivant *Les Châtiments*. Si alors je n'avais pu me jeter sur votre livre, j'aurais étouffé. Une page lue me faisait le bien d'une saignée. »

J'admire cependant notre hôte, debout et droit sans raideur entre M. Lockroy et M. Lesclide, son secrétaire. Le col de chemise largement rabattu prête de la jeunesse à sa tête. Une courte redingote droite, un pantalon large dont la poche gauche loge une de ses mains, lui donnent la tournure d'un peintre, et ce sont vraiment des yeux de peintre, colligeants et caressants qu'il promène sur Madame F. splendide en robe de faille blanche.

Tandis qu'elle lui expose l'objet de sa visite, il tient et garde sa main qu'il a baisée, puis il répond ; et moi, plus heureux que

l'Anglaise de Langenau, j'entends sa voix aimable et jeune. Il accorde ce que désire une si charmante visiteuse, à une seule condition : elle fera part aux pauvres de son bénéfice, si la mélodie se vend bien. Cela dit, avec infiniment de grâce, il mène la belle à un canapé, s'assoit à côté d'elle, sans lui lâcher la main, et s'endort instantanément.

Elle ne s'en aperçoit pas. Radieuse, elle se complait à lui ra-

conter qu'elle a appris à lire dans les *Orientales* et que son mari a composé un poème en italien à sa louange. Hugo ronfle discrètement. Elle s'arrête, un peu démontée et veut retirer sa main : une pression de celle du Maître l'avertit de n'en rien faire.

M. Lesclide s'approche alors et la rassure : ce sera l'affaire d'un moment. Chaque soir, après le repas, un sommeil invincible, mais court, s'empare de Victor Hugo. Elle sera bientôt délivrée.

Le moment se prolonge. M. Lockroy, par des historiettes, Madame Lockroy, par d'aimables propos, s'efforcent d'en alléger le poids, quand, pour y mettre fin, survient la plus étrange ambassade.

On introduit une dame, en même temps qu'un chevallet, sur la tablette duquel repose un grand paquet plat. M. Lockroy déballe l'offrande sans ménager le bruit du papier froissé. A quoi bon ? Hugo dort avec une fermeté imperturbable, tandis qu'une lassitude inquiète attriste les yeux de sa captive.

Nous voyons alors apparaître un portrait du Maître, grandeur quart nature, dans un beau cadre doré. Ressem-

blance frappante, exécution bizarre, quelque chose comme un épais crayonnage à reflets variés. On ne connaît rien d'analogue à ce faire-là. Aussi la donatrice explique-t-elle, avec un fort accent d'Espagne, que ce chef-d'œuvre est exécuté en cheveux. Et quels cheveux ! Ceux des dames du Guatemala, passionnées pour la poésie de Victor Hugo. Une souscription en cheveux a été ouverte et l'affluence a été telle que la réduction des apports s'est imposée et a réduit le versement de chaque señora à un cheveu unique.

M. Lockroy s'approche alors du dormeur et l'interpelle carrément : « Ce sont des femmes du Guatemala, lui crie-t-il aux oreilles... — Hugo tressaille — des femmes qui ont fait votre portrait en cheveux... — il se redresse un peu... »

— Elles sont au nombre de vingt-huit mille sept cent trente-six, reprend la dame.

— Toutes jolies ! ajoute M. Lockroy.

— Qu'elles entrent ! rugit Hugo, debout soudain et les yeux largement ouverts. »

EDMOND COTTINET.

(Illustrations de E. de Bergevin).



QU'ELLES ENTRENT, RUGIT HUGO (page 76).



PAR XANROF ET F. BAC

DE son temps, le roi de Perse Giamschid (*Miroir ardent* pour les dames) détenait victorieusement le record de la vie, car ce monarque ne dura pas moins de dix siècles et régna sept cents ans sur d'innombrables sujets dont cette longévité fit l'admiration, sinon le bonheur parfait.

Giamschid, en effet, fit de nombreuses réformes, mais elles portaient toutes sur le bien-être et le bonheur de son auguste personne ou sur les honneurs qui devaient lui être rendus. « Il fut », dit Saadi, « le premier qui plaça une broderie au bas de son vêtement et un anneau à sa main ». Il fut aussi le premier qui reçut le peuple sur un trône, qui mit des huissiers aux portes de son appartement, et des gardes autour de son palais, précautions qui indiquent un grand cœur, désireux d'échapper aux trop vives manifestations de reconnaissance de son peuple chéri.

Les Perses lui devaient en effet deux réformes importantes : 1°, Giamschid (*Dieu vous bénisse!*) avait aux trois classes de son peuple : guerriers, laboureurs et artisans, assigné des costumes différents; 2°, Giamschid (*à vos souhaits!*) avait divisé l'année en trois cent soixante-cinq jours et donné un nom à chacun des jours de la semaine.

Les peuples, après avoir remercié l'ingénieux monarque sous toutes les formes de la flatterie, attendirent d'autres réformes; mais Giamschid (*où diable ai-je pincé ce rhume-là?*) estimant avoir assez fait pour eux, ne s'occupa plus pendant le reste de son règne que de sa table et de son harem, et sept générations de Persans disparurent, après s'être épuisés à crier : « Vive le Roi! » dans l'espoir toujours trompé que leurs fils le verraient enfin mourir.

De temps en temps, à peu près tous les siècles, Giamschid, pour occuper son peuple et détourner ses préoccupations, avait d'ailleurs un *truc* (mot persan qui veut dire : moyen); il l'emmenait en guerre, le faisait décimer un peu et le ramenait ensuite soigner ses blessures et raconter ses campagnes dans les foyers, que ce truc (*v. pl. haut*) empêchait de se transformer en foyers d'insurrection, et Giamschid pouvait, pendant une nouvelle centaine d'années, continuer ses expériences amoureuses et gastronomiques.

Car c'était un gastronome distingué et très inventif. Il trouva un moyen ingénieux de conserver les cerises et les prunes en les mettant dans des bocaux pleins d'alcool; il perfectionna aussi les confitures et plongea, le premier, l'âme des cornichons dans les profondeurs du vinaigre. Mais son désespoir était de ne pouvoir conserver frais le raisin, qu'il adorait.

Ce que Giamschid consacra de nuits et de veilles à creuser ce problème, Edison lui-même n'en a pas idée!

Un jour il crut avoir trouvé : il emplit de raisins frais cueillis aux treilles, de grandes jarres qu'il fit mettre dans une cave fraîche, sous la garde de quatre marmitons de la cuisine royale.



Au bout d'un certain temps, il fit apporter l'une des jarres et l'ouvrit; mais le raisin, tassé, avait fermenté et formait une bouillie étrange.

Giamschid étonné, eut le pressentiment qu'il allait faire une découverte importante; il ordonna que l'on filtrât cette bouillie et que l'on mît à part, le liquide, dans des fioles.

L'ordre fut exécuté et le roi goûta aussitôt le liquide blanc, dont le goût ne lui sembla ni exquis, ni désagréable, mais qui lui donna une heure après une épouvantable colique dont ses augustes entrailles furent si horriblement émues que, ne doutant pas qu'on l'eût empoisonné, Giamschid fit empaler les quatre marmitons, pour être sûr de ne pas mourir sans vengeance.

Puis, la colique s'étant calmée, Giamschid, après avoir remercié les dieux de l'avoir sauvé du trépas, fit porter les fioles qui restaient, dans sa cave aux poisons, qui était fort bien garnie, comme celle de tous les monarques orientaux.

Une étiquette collée sur les fioles indiqua « Poison du Roi », et le prince se promit d'en essayer la force sur le premier ministre des finances qui refuserait de voter des centimes additionnels au profit de la couronne.

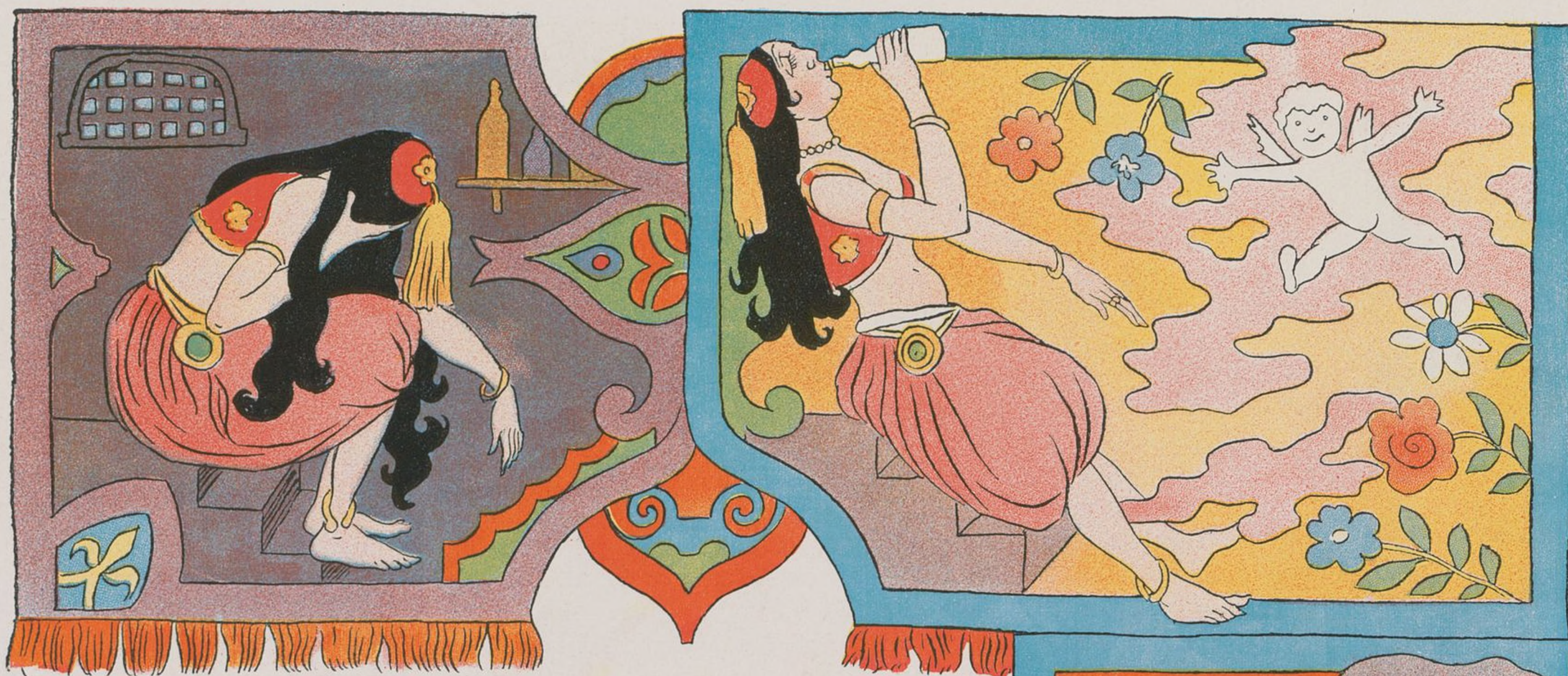
Puis, Giamschid oublia, et le « Poison du Roi » dormit dans ses fioles pendant plus d'un siècle sans que personne, même un sommelier, songeât à y goûter.

Or, au bout de ce temps, Giamschid, qui allait sur sept cents ans, s'aperçut un jour qu'il commençait à vieillir; ses tempes s'étaient argentées, ses dents avaient été aurifiées, son robuste appétit le quittait, d'insensibles somnolences le prenaient au Conseil des ministres... « Je me fatigue trop », pensa le monarque, et il prit la résolution énergique: 1° de cesser absolument de s'occuper des affaires de son peuple pour qui il estimait avoir fait assez, — et 2° de diminuer le nombre de ses femmes dont les turbulentes exigences l'agaçaient. « Une femme suffit pour le bonheur d'un homme », conclut après de longues réflexions le roi fatigué, — et il ordonna qu'on licenciât le sérail, sauf 365 femmes blanches (une... par jour) plus une négresse, pour les années bissextiles et les nuits d'éclipse de lune; les autres devaient être distribuées comme cadeaux aux ministres du Roi, généraux, gouverneurs de provinces et autres hauts fonctionnaires en remplacement de la gratification du 1^{er} de l'an, le trésor royal étant, comme son auguste Maître, un peu épuisé.

Pour éviter les réclamations des intéressées, Giamschid fit tirer au sort les noms des épouses qu'il devait garder et celui des destinataires du reste du lot, mais quand les femmes connurent leur sort, elles emplirent le palais d'un concert de gémissements et de lamentations, car elles savaient qu'elles trouveraient difficilement une vie aussi agréable et un service aussi facile chez d'avares gouverneurs, ou de rudes généraux, que chez le riche et aimable monarque qu'elles charmaient de leurs concerts et de leurs danses.

Une surtout, une jeune grecque, rieuse, gaie, très joueuse (la nation Grecque est très joueuse!) ne pouvait se consoler: elle était échue à un vieux ministre, laid comme la vertu, président de la ligue contre la licence des amusements, qui était bien l'homme le plus assommant et le plus avare que l'on pût rencontrer.

Aglaiä (tel était le gracieux nom de la jeune femme) était si désolée qu'elle voulut mourir; trompant la surveillance des eunuques de service, — qui ne savaient plus où donner de la tête, — elle courut jusqu'à la chambre des poisons dont elle avait dérobé une clef.



Là, ses yeux humides de pleurs parcoururent les rangées de fioles ornées d'étiquettes mais elle restait hésitante, ne sachant quel poison choisir : — celui-ci était trop vert, celui-là n'avait pas l'air frais, dans tel autre elle croyait voir nager de vilains microbes.

D'ailleurs Aglaïa manquait de notion exacte sur les propriétés de toutes ces eaux-de-mort ; si elle allait en choisir une qui la ferait se tordre comme un sarment qui brûle, ou qui lui râclerait l'estomac comme une brosse à dents ?

Puis elle tenait à rester belle après la mort ; et peut-être allait-elle tomber sur une mort-aux-dames qui la gonflerait comme une baudruche ou la tacherait comme une dinde truffée ?...

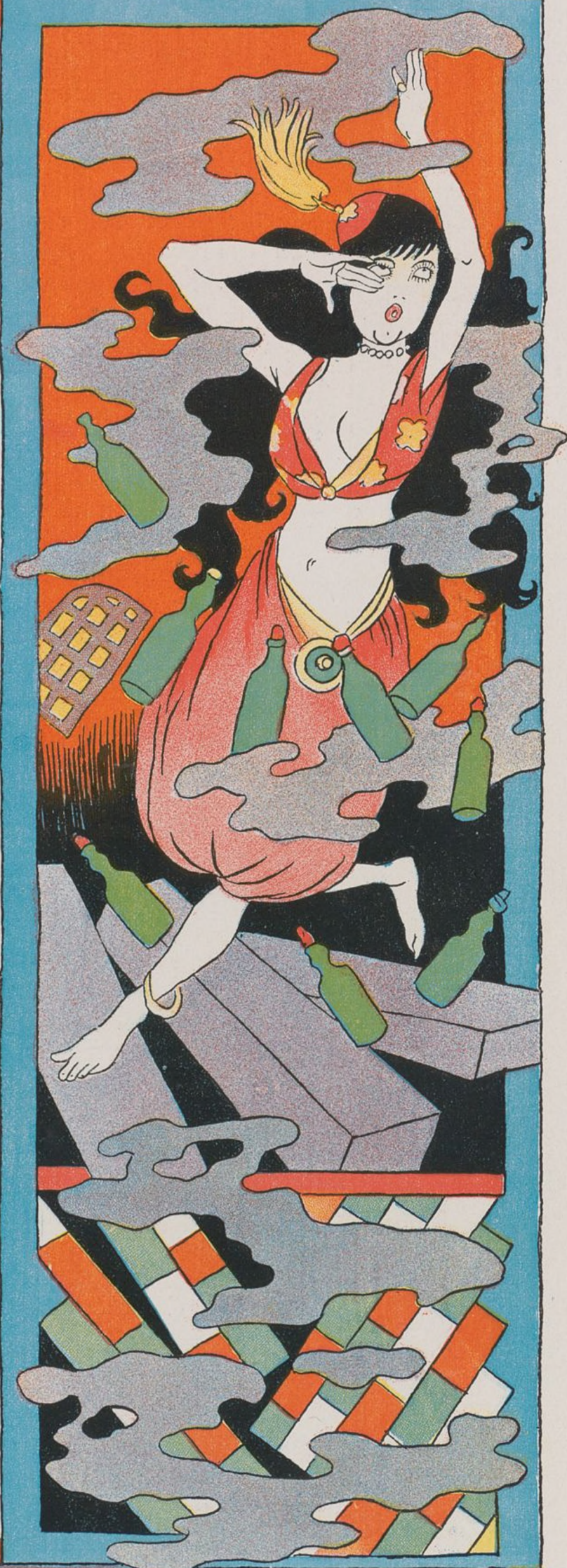
Donc Aglaïa était perplexe, lorsqu'elle aperçut une rangée de fioles poudreuses, portant l'étiquette « Poison du Roi ».

Aglaïa prit une des fioles transparentes : le poison y avait de jolis reflets d'un jaune doré, un peu teinté de rose. « Sans doute est-ce un poison que Giamschid a fait préparer pour lui-même, pensa-t-elle, et qui doit donner une mort entourée de rêves exquis... voilà mon affaire ! » Et la pauvre petite déboucha la fiole en tremblant. Un arôme grisant s'en échappa. « Ce poison sent bon, dit-elle. » Elle en but une gorgée qui lui sembla parfumée et aussitôt elle sentit une douce chaleur lui glisser dans l'estomac. « Ce poison est fort agréable, pensa-t-elle. » Et, s'armant de courage, Aglaïa but une seconde gorgée, puis une troisième, puis, de gorgée en gorgée toute la fiole ; s'étant alors assise sur une des marches de la cave, la pauvre enfant attendit la mort.

Le poison qu'avait bu Aglaïa était un étrange poison, car, malgré la triste perspective de son trépas prématuré, la jeune grecque se sentait toute heureuse et d'une gaieté folle ; elle avait un peu mal à la tête, ses yeux s'obscurcissaient déjà d'ombres funèbres... Mais elle avait envie de chanter et de danser ; elle parlait toute seule et riait aux éclats à la pensée de la figure que ferait le roi en la trouvant morte, et au tour qu'elle lui jouait en lui buvant son poison...

Celui-ci, cependant, opérait lentement et bientôt Aglaïa trouva qu'il faisait une chaleur tout à fait insupportable dans la cave, et que si elle ne se dépêchait pas de mourir elle y serait très mal à l'aise ; elle se leva donc, — péniblement, car le poison faisait déjà flageoler ses jambes ; — elle prit une seconde fiole, en cassa le goulot qu'elle n'arrivait pas à déboucher, et la vida presque entièrement d'un trait.

Aussitôt, il lui sembla que tout tournait autour d'elle ; les bouteilles valsaient devant ses yeux et se dédoublaient par instants ; un bourdonnement continu emplissait ses oreilles ; et ses pieds refusaient de la porter en ligne droite vers l'escalier où elle désirait se rasseoir. De plus, — phénomène inexplicable, — Aglaïa, si gaie après la première fiole de poison, — se sentait toute triste après la seconde ; elle pleurait sur elle, qui allait mourir si jeune et si belle ;



sur Giamschid, qui serait certainement bien malheureux sans elle; sur le printemps, qui serait triste de sa perte, et sur les fleurs qui ne pouvaient manquer de se flétrir en apprenant son décès...

A ces tristes pensées succéda sans transition un accès de fureur, dans lequel Aglaïa voulut tuer successivement Giamschid, le vieux ministre auquel elle était destinée, deux de ses amies dont elle était jalouse, et un vieil eunuque qui la grondait toujours... Heureusement elle ne put arriver à trouver la porte de la cave, la colère sans doute lui obscurcissait la vue...

Alors, elle fut prise d'un grand mépris du monde et d'elle-même, et entama une troisième fiole de poison du roi, pour hâter la mort. . Cette fois son vœu fut exaucé; à peine l'eut-elle vidée que ses yeux se fermèrent, invinciblement, que son cerveau se troubla tout à fait et qu'elle tomba lourdement sur le sol. La pauvre petite Aglaïa était morte!

Quand elle se réveilla, la tête encore lourde, se croyant au paradis des Persans, Aglaïa constata qu'il ressemblait d'une façon étonnante au palais du Roi. D'ailleurs, à côté du lit sur lequel elle était étendue, Giamschid lui-même entouré de ses médecins et de ses mages, la contemplait avec anxiété... « Elle vit! » s'écria-t-il en lui voyant ouvrir les yeux.

Cette phrase étonna beaucoup Aglaïa, mais ne lui fut pas désagréable.

Giamschid expliqua alors à la petite grecque qu'il l'avait trouvée lui-même dans sa cave aux poisons où il allait chercher un peu de laudanum, parce que les lamentations de son harem l'empêchaient de dormir.

En voyant les fioles de Poison du Roi vides sur le sol et Aglaïa inanimée, il l'avait crue morte d'abord; mais, à son grand étonnement il s'aperçut qu'elle n'était qu'endormie d'un sommeil étrange où elle racontait toutes sortes de choses sans aucune suite, chantant, pleurant, et semblant au demeurant avoir les plus jolis rêves du monde.

Aglaïa se souvenait peu à peu; elle raconta à son tour à Giamschid que le poison qu'elle avait choisi donnait des pensées fort gaies et des émotions nullement mortelles; et enthousiasma tellement le vieux Roi qu'il voulut en goûter, le trouva exquis, et le baptisa sur-le-champ Zéhérikhosch, ce qui veut dire en Montmartrois: « le bon poison! »

A partir de ce jour, Giamschid, qui sentait ses forces renaître comme par enchantement chaque fois qu'il buvait du « bon poison », prit Aglaïa comme favorite, (quand il y en a pour 365, il y en a pour 366), et se livra avec elle à la fabrication et au perfectionnement de la merveilleuse liqueur de raisin.

Il arriva à faire du vin exquis, devint un ivrogne admirable et rubicond, et ayant été détrôné par ses sujets scandalisés, à quelque temps de là, il se mit marchand de vins, et consacra les trois cents ans qu'il vécut encore à parcourir le monde en faisant connaître dans tous les pays le bon poison, qui rend la santé aux malades, la force aux vieillards et la gaieté aux gens tristes.

(Illustrations de F. Bac.)

L. XANROF.

